





PHILOSOPHIE

ET

LOIS DE L'HISTOIRE

PAR

THÉOPHILE FUNCK

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE ALLEMANDE

LA MÉTHODE.

DIEU.

PARIS

LIBRAIRIE DIDIER ET Cie

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1859

PHILOSOPHIE

ET

LOIS DE L'HISTOIRE

Paris. — Typographie Gaittet, rue Gît-le-Cœur, 7.

ERRATA

Page	Ligne	*au lieu de*	*lisez*
12	10	; plus	. Plus
24	17	perception	perceptions
44	3	conquêtes les	conquêtes ils les
123	12	pas. En	pas, en

PHILOSOPHIE

ET

LOIS DE L'HISTOIRE

PAR

THÉOPHILE FUNCK,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE ALLEMANDE DE PARIS.



PARIS
LIBRAIRIE DIDIER ET Cie,
QUAI DES AUGUSTINS, 35.

—

1859

PRÉFACE.

L'erreur passe, la vérité reste ; confiant en la justesse de cet aphorisme, j'affirmerai beaucoup de choses sans m'arrêter longtemps à les prouver ; l'erreur ne mériterait pas de tels soins, et la vérité aisément s'en passe.

Le meilleur livre est celui qui répond à la pensée de tous.

Souvent je dirai des choses vieilles et connues pour arriver à d'autres que je crois neuves et utiles. Celles qui pourraient ne point paraître telles me seront pardonnées ; je cherche sincèrement le bon et le vrai.

Quant à la forme, elle sera sans doute quelquefois incorrecte et obscure; je suis cependant convaincu que l'incorrection et l'obscurité sont des signes certains de faiblesse ou d'erreur : être clair, c'est être vrai ! Malheureusement je ne puis être explicite dans l'exposé nécessairement rapide d'un système; et la philosophie restera toujours, quoi qu'on fasse, inabordable aux esprits légers; ce n'est la plus facile des sciences que pour ceux qui réfléchissent.

Je publie cet ouvrage en France et dans la langue de ce pays, parce que je dois aux historiens et aux philosophes français la partie la plus importante de ces études, et à une des belles pages de M. Augustin Thierry l'idée première des lois de l'histoire : c'est remplir un devoir que de rendre à une nation ce qu'on doit au génie de ses grands hommes.

L'AUTEUR.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES LOIS.

LA PHILOSOPHIE

LA METHODE.

I. Si l'objet de la philosophie est la vérité absolue, la méthode est le procédé employé pour l'atteindre. La pensée n'est pas identique avec l'être, mais avec la méthode, qui est sa science propre; comme telle, la méthode est sujette aux erreurs, aux hypothèses, mais susceptible aussi de découvertes nouvelles et de progrès.

De grands philosophes n'eurent point de méthode; des maîtres logiciens furent de pauvres penseurs. La pensée, en cherchant

la vérité, agit, non pas en vertu de quelques préceptes de logique, mais en vertu d'elle-même; elle est toute entière dans chacun de ses actes; en forçant l'ensemble de ses facultés dans l'emploi de quelques lois qu'elle connaît, elle coupe ses ailes et comprime son essor.

Et cependant une philosophie sans méthode n'est qu'un tâtonnement, quelque importants que soient les résultats; plus la pensée se connaît, mieux elle apprend à se servir d'elle-même; et au lieu de marcher au hasard, ou de se fier présomptueusement à son inspiration, elle atteindra d'autant plus facilement son but, la vérité, que la science d'elle-même comprendra non quelques-uns, mais tous ses principes et lois : γνῶθι σέαυτον, vingt siècles après Socrate, nous répétons cet antique adage.

Les méthodes d'Aristote, de Bacon, de Descartes et de Hegel.

II. L'étude de la pensée dut naturelle-

ment commencer par celle de sa manifestation la plus sensible et la plus facile à réfléchir, le langage.

Aristote recueillit le premier[1] les remarques acquises par la science de son temps, les compléta et fonda la logique, qu'il groupa forcément autour de l'élément le plus simple de la parole : le rapport du sujet et de l'attribut; rapport que présente sous une autre forme l'axiome d'identité A = A, ou A + B contient B. En affirmant une chose d'une autre, la chose affirmée doit être contenue dans la chose dont elle est affirmée.

Approfondissant la portée de ce point de départ, il découvrit la même loi dans les rapports des jugements entre eux : le syllogisme et ses diverses formes. La mineure étant contenue dans la majeure, la conclusion dans les deux, le raisonne-

[1] On a fait à tort de la dialectique de Platon une méthode; elle est une aspiration vers les vérités supérieures, mais sans principes et sans règles fixes pour les découvrir et pour en prouver la justesse.

raison d'être, que d'en prouver la justesse, elle dégénéra forcément en dissection de sons et disputes de mots. Laissant à la Renaissance, non-seulement le besoin d'une méthode nouvelle, mais encore, selon l'esprit de la sienne propre, la découverte d'un principe unique, évident, impliquant tous les autres, Bacon rechercha l'une, Descartes découvrit l'autre.

IV. « Le syllogisme est composé de propositions, dit Bacon ; les propositions le sont de mots, et les mots sont en quelque sorte les étiquettes des choses. Si les notions mêmes, qui sont comme la base de l'édifice, sont confuses et extraites de choses au hasard, tout ce qu'on bâtit sur un tel fondement ne peut avoir de solidité. Il ne reste donc d'espérance que dans la véritable induction.[1] » Bacon fit un pas de plus qu'Aristote, qui n'avait défini que les jugements, il entrevit la nature des idées ; mais n'ayant point cherché la cause de l'induction

[1] Nouv. Org. XIV.

dans la pensée, il ne sut s'élever aux principes absolus qu'elle renferme.

L'idée, résultat d'un rapport de perceptions, est certainement inductive; mais l'induction baconienne, sans raison d'être connue, sans principe, appliquée comme méthode, d'une manière absolue, à l'analyse et à la formation de tous nos concepts, ne pouvait conduire au-delà des notions empiriques provenant de nos premières perceptions. Aussi tout le système devait-il aboutir par les analyses de Locke, la hardiesse de Hume et la logique de Condillac, à cette fameuse statue produisant toutes nos idées par la seule activité des sens. Bacon lui-même avait cependant traité l'expérience sensible pure et simple de méthode d'enfants.

V. Le doute cartésien n'a pas la portée scientifique de l'induction de Bacon; il fut plus brillant que profond. Le doute, effet de notre ignorance, n'est pas une méthode; tout au plus peut-il servir de point de départ à une sévère analyse de nos connais-

sances; Descartes l'exagéra en rejetant la vérité des données empiriques. Et après avoir posé son célèbre *cogito, ergo sum*, comme source de toute certitude, et comme impliquant l'idée de l'être absolu, il en tira sa philosophie entière, non par le doute ni par l'induction, mais par la méthode même des scholastiques. S'il ouvrit ainsi une ère nouvelle à la science, par la simplicité de son principe, il ajouta aussi à l'imperfection de la méthode déductive, l'impossibilité de sortir d'un principe unique.

C'est en luttant contre le vice inhérent à la nature de cette méthode et contre l'insuffisance du principe même, que Mallebranche découvrit sa vision en Dieu, Spinoza sa conception de l'étendue, Leibnitz son harmonie préétablie.

Mais Kant vint, et par la méthode même, il croula tout le système, quelque parfait qu'il fût en certaines de ses parties. Il opposa les déductions affirmatives aux déductions négatives, et, ne trouvant point de terme

moyen, il conclut que les principes absolus et leurs conséquences ne conduisaient à aucune certitude; que l'absolu, l'infini, le synthétique, le moi ne pouvaient aboutir au relatif, au fini, au concret, au non-moi.

VI. Fichte et Schelling, pour échapper au néant de Kant, se jetèrent hardiment dans l'extrême opposé et affirmèrent de prime abord, l'un la coexistence, l'autre l'identité du moi et du non-moi dans la raison absolue. Théories qu'ils soutinrent par des explications, tantôt obscures, tantôt poétiques, mais non par des preuves, ni par une méthode.

Par les antinomies de Kant et l'affirmation gratuite de Schelling de l'identité de l'absolu et du relatif, la méthode déductive, qui était restée essentiellement syllogistique ou analytique des idées abstraites, entra dans sa dernière phase, qu'il appartient à Hegel d'avoir formulée.

Toutes les idées appelées *à priori* ou abstraites, comme du reste toutes les idées peuvent être considérées, soit dans leur con-

tenu, soit dans leurs rapports entre elles. L'école cartésienne n'ayant su trouver la vérité par l'analyse du contenu, Hegel crut la découvrir par la synthèse du rapport : Toute chose est une thèse dont la science suppose celle de son antithèse qui la limite et la définit; toutes deux forment donc un ensemble dans lequel l'une suppose toujours l'autre, la synthèse.

Méthode peu sérieuse. Ou la synthèse ne renferme que notre connaissance de la thèse et de l'antithèse, ou elle renferme quelque chose de plus; dans le premier cas elle ne prouve absolument rien et ne conduit à rien au delà; dans le second elle est entièrement gratuite, une simple hypothèse qui ne prouve encore rien par elle-même, et force à recourir à de nouvelles synthèses de même nature hypothétique. Aussi tout le système se résume-t-il en une suite de déductions déguisées, de quelques rapports des idées abstraites entre elles, marchant d'hypothèse en hypothèse sans pouvoir sortir de la première affirmation.

Hegel, cherchant une autre certitude que celle définie par Kant, et contraire par cela même à l'esprit de leur méthode toute *à priori*, se perdit nécessairement dans une confusion complète entre les idées et les expressions affirmatives et négatives, entre les mots et leur valeur, et son école devint une nouvelle édition de la Scolastique, moins les données religieuses.

VII. Pendant que les penseurs de l'Allemagne s'avançaient aveuglément vers ces écueils de la raison pure, les philosophes des écoles écossaise et française, sages et prudents glaneurs dans le domaine de la science, recueillirent bien des observations précieuses ou brillantes, sans parvenir cependant à amasser une récolte complète. Employant tour à tour l'une ou l'autre méthode, s'appuyant tantôt sur tel principe, tantôt sur tel autre, il leur fut impossible de produire un tout homogène; ils n'élevèrent point de système et ne formulèrent point de méthode qui en enchaînât toutes les parties.

La plupart même s'occupèrent peu de la solution de cette question fondamentale ; ils pensèrent tout droit, et si souvent ils n'en pensèrent que d'autant plus juste, la question n'en restait pas moins irrésolue.

VIII. En face de cette impuissance, du désordre qui en découle et règne actuellement dans la science, il est du devoir de tout penseur sérieux de se demander : quel est le principe le plus profond, la meilleure méthode, et le système le plus vrai ?

De principe nous n'en avons point découvert. Nous avons vu que si nous nous élevions à la science des principes et lois par l'étude des faits, c'était aussi de l'existence des principes et lois que dérivaient les faits ; les uns se découvrent et se prouvent par les autres, rien ne se découvre ni ne se prouve par soi-même.

Cercle immense dont le centre n'est nulle part, et qui s'étend sans cesse par le travail lent et pénible des générations, par la spéculation individuelle et l'expérience journalière des peuples et des masses, formant et

rectifiant leurs croyances selon l'extension continue de leurs connaissances. Phénomène profond et mystérieux, soumis à des lois certaines, et qui dérive évidemment de la nature de la pensée de tous les hommes dans tous les temps. — Cette méthode en effet est la meilleure, qui présente le résumé le plus complet de tous les éléments de la pensée générale, élevée à la hauteur de la conscience et des efforts individuels; nous l'appelons la méthode historique.

Quant au système, il n'est pas l'histoire de l'esprit humain, mais la science des principes, lois et conséquences absolues ou générales, qui dominent l'humanité entière dans son action dans les temps. L'histoire proprement dite, point de départ de l'étude, ne sert que de preuve lointaine et dernière à la science. La philosophie porte sa preuve directe en elle-même, dans l'assentiment de la pensée; et c'est la détruire, en même temps que fausser l'histoire, que de faire de la première une interprétation gratuite de la

seconde. Si vos inductions doivent être fondées en raison, montrez et faites-nous accepter leurs principes et règles, au lieu de ravaler jusqu'au roman la science sévère des faits.

Des facultés de la pensée.

IX. Toutes nos connaissances et croyances commencent par l'action que le monde extérieur exerce sur les sens dans notre première enfance.

Mais les sensations resteraient toujours des images confuses et vaines, sans une faculté innée qui nous rend capables de saisir leurs rapports et leur valeur, de les distinguer les unes des autres, de les isoler pour les réunir ensuite de toutes façons, en nous formant les idées des choses. Cette faculté est celle de penser, qui renferme évidemment en elle les principes nécessaires à la connaissance de ces rapports. « Notre âme, dit Bossuet, a en elle-même des principes de vérité éternelle, et un esprit de rapports,

c'est-à-dire, des règles de raisonnements et un art de tirer des conséquences. »

X. Chaque sensation resterait toujours un être en soi, et nous ne percevrions qu'une variété infinie d'êtres isolés, sans aucun lien, si nous ne savions instinctivement qu'elle représente la qualité de quelque chose.

— Connaissance innée : les sensations ne nous la donnent point ; aucune ne nous dit qu'elle n'est qu'une qualité, qu'elle appartient à quelque chose que nous ne percevons, que nous ne connaissons pas.

— Connaissance antérieure à la première idée, celle-ci n'étant que le résultat d'un rapport de perception.

— Connaissance vague, indéterminée : ce n'est pas une sensation, encore moins une idée, un produit de la pensée dont c'est une condition ; ce n'est pas l'idée de substance, ni l'idée de chose, qui sont précises, déterminées, postérieures.

— Affirmation implicite, spontanée, non-

réfléchie, comprise dans nos premières sensations comme dans toutes nos perceptions ultérieures, qui est éveillée par elles; la même chez tous les hommes, qu'ils parviennent ou non à lui donner la valeur d'une idée ou même un nom.

Ce premier principe de connaissance implique l'acte de penser ou l'affirmation de de l'être : rien n'est sans manière d'être; l'être simple n'est rien, comme le pensait déjà Platon.

XI. Le second principe de connaissance porte les mêmes caractères : inné, implicite, spontané, nécessaire. Par lui nous percevons toutes nos sensations comme des effets : rien n'est sans raison d'être. Mais la cause que nous supposons est indéterminée, une espèce de besoin instinctif, aussi loin de l'idée même de cause, que de toute connaissance précise. En d'autres termes, nous savons de science innée que rien ne peut exister sans une cause de son existence, une raison suffisante, mais nous nous trouvons de prime abord dans une ignorance

profonde au sujet de la nature et de l'action de cette cause.

XII. Par le troisième principe de connaissance enfin, nécessaire, évident, inné comme les deux autres, celui de l'espace et du temps, nous parvenons à la certitude que les qualités et effets perçus ont une réalité en dehors de nous.

L'espace et le temps ne se voient, ni ne se sentent, et la réflexion n'en produit point la connaissance; elle ne saurait être le résultat de rapports qui les supposent toujours. Nous ne réfléchissons l'étendue que parce que nous pensons l'espace, nous ne réfléchissons la durée que parce que nous pensons le temps; l'étendue sans l'espace, la durée sans le temps n'existent point pour nous; la science du premier est éveillée par les sens, celle du second par la mémoire.

C'est en vertu de cette connaissance innée que nous affirmons simultanément, avec une égale certitude, et notre propre existence, et celle du monde extérieur, parce que nous percevons en nous des qua-

lités et des effets que nous appelons le moi ou l'âme, et qui sont soumis à cette même science absolue de l'espace et du temps, d'une manière entièrement différente que d'autres qualités et effets que nous appelons le monde extérieur[1].

XIII. Le rôle de la pensée se borne à saisir, en vertu de ces principes de connaissance, les rapports et la valeur des perceptions, mais elle ne les produit pas. Percevoir n'est pas penser; à tel point que nous attribuons les perceptions, données simples, directes, spontanées, à une seconde faculté primitive, celle de sentir.

La nature de cette faculté nous est inconnue : nous ignorons, d'un côté, la constitution intime de nos organes, et d'un autre, il ne nous est point donné de perce-

[1] L'enfant pose d'abord le moi sans le réfléchir, sans saisir les rapports et les différences qui existent entre son être et ses sensations; ce n'est qu'au fur et à mesure que ses sens se perfectionnent et qu'il s'élève à la réflexion de ces rapports qu'il comprend et prononce le « je ».

voir notre propre essence, mais il nous est impossible de n'en admettre pas l'existence. Il est en nous des principes et des facultés qui ne pouvant provenir de notre organisme animal, se développent cependant par son concours et réagissent à leur tour sur lui. Cette action et réaction de notre corps et de notre âme nécessite donc une faculté qui unisse intimement l'âme et ses facultés au corps et aux facultés animales qui lui sont propres: la faculté de penser, aux sensations et à la mémoire animale; la faculté d'aimer, aux affections et besoins instinctifs, et la faculté de vouloir, à la motricité du système nerveux. Comme telle, la faculté de sentir mériterait un nom d'une portée plus étendue; mais un néologisme n'ajouterait rien à la clarté; le nom ou le son est de la moindre importance.

XIV. Nous percevons certains phénomènes de nos sens, d'autres de notre organisme animal, d'autres, enfin, se passant en nous-mêmes; ce qui nous conduit à distinguer dans la faculté de sentir : la

perception extérieure, le sens intime, et la conscience.

Les sensations, mouvements nerveux, indifférents, agréables ou pénibles, sont un phénomène essentiellement matériel, qui nous est commun avec tous les êtres doués d'un système nerveux. Par un procédé dont la science n'a pas encore levé le voile, la perception extérieure éprouve ces mouvements dans les organes sans en percevoir la nature, et nous acquérons l'habitude de les rapporter à leurs véritables causes, les objets extérieurs, à mesure que nous apprenons à nous servir de nos sens.

Le sens intime perçoit de même les affections et besoins instinctifs provenant de nos instincts de conservation, de relation et de reproduction, sans percevoir davantage le véhicule organique par lequel ces perceptions lui arrivent. Nous attribuons à cette même faculté secondaire les perceptions de la mémoire, souvenirs et réminiscences, empreintes laissées par les sensations passées dans le système cérébral.

La mémoire de l'âme ne saurait être autre que la perception de son existence, un produit de la conscience qui fournit à la pensée une dernière espèce de perceptions pures de tout contact corporel; c'est par elle que l'âme se sent exister dans l'espace et le temps par ses actes, ses pensées, ses sentiments et ses volontés. [1]

XV. Le caractère dominant de la faculté de sentir considérée en elle-même est la passivité. Elle ne peut donner que ce qu'elle éprouve sans cesser d'être ce qu'elle est, sans empiéter sur le domaine et le but de la pensée; ce qui entraîne cette importante conséquence que les perceptions pures et simples sont toujours réelles, vraies. [2] Les sens et nos organes sont de la matière, comme tels, dans un rapport fatal et mathématique avec le monde extérieur; les per-

[1] Nous reviendrons dans la suite de ces Essais, sur l'ensemble de cette théorie, qui, au premier moment, pourrait paraître téméraire.

[2] A. Garnier. Traité des facultés de l'âme.

ceptions par la conscience des actes de l'âme dépendent nécessairement de la nature de cette dernière. Ce sont des déclamations superficielles et vaines, que celles dirigées contre la fidélité de la perception extérieure, du sens intime et de la conscience : ces facultés rendent ce qu'elles reçoivent ; libre à nous d'en tirer des conséquences vraies ou fausses. L'homme ignorant et l'homme instruit voient le soleil à la même place ; leur perception est la même ; cependant le premier se trompe, le dernier sait que l'astre se trouve en réalité à quelque distance plus bas ; conséquence nécessaire des lois de la lumière, fort en accord avec la donnée de l'organe.

Les simples perceptions, quoique vraies en elles-mêmes, sont cependant imparfaites au point de vue de la science absolue ; elles ne nous montrent point la nature des choses. Leur valeur est nécessairement en rapport avec nos facultés et nos moyens de connaissance, et, conséquence immense pour les progrès scientifiques en propor-

tion de nos connaissances mêmes : un laboureur découvre un os fossile, Cuvier y voit toute une race éteinte et une époque du monde.

XVI. Percevoir ou sentir, c'est affirmer implicitement l'existence des choses.

Penser, dans la plus simple acception, c'est saisir spontanément les rapports et la valeur des perceptions en vertu des principes de connaissance et de leurs conséquences nécessaires, les lois et axiômes de la pensée; c'est produire des notions, des concepts, des idées en un mot.

Juger, c'est pour ainsi dire penser en seconde instance, saisir en vertu des mêmes principes et lois, les rapports d'idées formées, devenues comme telles l'objet de nouvelles perceptions; c'est affirmer une chose d'une autre, comme dit l'école : en tant que perçues et pensées, devrait-elle ajouter; car le jugement ne précède ni n'engendre l'idée; il la suit et l'exprime. La formation des idées revient à l'action instinctive de la pensée, qui renferme dans

son plus simple acte, comme nous le verrons, les facultés d'expérimenter et d'abstraire, les principes de connaissance et les lois qui en découlent. Le jugement est la transition de l'idée à la parole; c'est par lui que la pensée se guide, mais ce n'est point par lui qu'elle se forme. S'il suffisait de juger pour faire progresser la science, nous n'en serions plus à ces questions élémentaires.

Produire un enchaînement de jugements, c'est raisonner; tandis que réfléchir c'est percevoir, penser, juger tour à tour. Toutes ces distinctions, qui sont régies par la même loi fondamentale de la pensée et les mêmes principes de connaissance, ne sont utiles que pour préciser davantage les divers degrés de l'action de penser.

La perception et la pensée considérées dans leur rapport et leur action sont appelées faculté de connaissance; dans leur effet immédiat, intelligence.

XVII. Percevoir étant affirmer l'existence des choses et en même temps la condition

première de l'acte de penser, l'affirmation de la simple perception implique l'existence même de la pensée. La négation n'en est qu'un résultat relatif; elle suppose toujours un rapport d'idées formées, un jugement donné. Un rapport quelconque de deux choses étant donné, nous le nions, tantôt parce que nos perceptions ou connaissances ne nous permettent pas de le saisir, tantôt parce que, par nos perceptions ou connaissances mêmes, nous saisissons son impossibilité. Dans le premier cas, la négation se réduit à une affirmation vague; dans le second, à une affirmation précise de nos perceptions ou connaissances; conséquence de notre ignorance dans l'un, elle en est une preuve dans l'autre.

Il n'y a que des jugements négatifs, il n'y a point d'idées de ce genre; toutes les expressions négatives se réduisent toujours à un rapport d'idées affirmatives formées.

XVIII. Un rapport de perceptions directes formant un tout indépendant, ayant

sa raison d'être dans la nature des choses, constitue une idée particulière.

Les idées collectives sont formées par les conceptions de qualités communes à diverses choses isolées.

Les idées générales sont produites quand la pensée, en vertu de son pouvoir d'isoler les unes des autres les perceptions, ne considère dans les choses collectives que les qualités communes, et fait par cela même abstraction de celles qui distinguent ces choses entre elles.

Les perceptions par la conscience des actes de la pensée forment enfin la quatrième espèce d'idée : les idées abstraites proprement dites, dans lesquelles abstraction est faite de toutes les qualités que nous pouvons ne penser pas; ou plutôt, ce sont les idées que nous nous formons par les perceptions des lois de la pensée se manifestant dans ses actes : être, cause, substance, nombre, étendue, durée, par exemple.

XIX. Autre chose est l'action spontanée, non réfléchie de la pensée en vertu des prin-

cipes de connaissance et des axiômes et lois qui peuvent se manifester dans cette action: autre chose est leur science, ou la formation des idées correspondantes; lesquelles sont un produit de notre attention, de notre pouvoir de diriger par la volonté les facultés de sentir et de penser en cherchant à nous élever à la connaissance des choses. C'est la confusion entre ces deux états si différents qui a conduit de nombreux philosophes à conclure aux idées *à priori* ou innées. Les idées, produit de la pensée, ne sauraient exister antérieurement à son action; elles sont donc nécessairement relatives à nos efforts. Nous pouvons déclarer un grand nombre des idées abstraites absolument nécessaires comme lois, mais comme idées elles n'ont rien d'absolu, elles peuvent ne pas exister, être vraies ou fausses.

XX. Quant à la division des idées en synthétiques et analytiques, elle serait fondée si toutes nos idées n'étaient pas analytiques dans leur formation et synthétiques comme idées, et de plus, synthétiques dans

l'objet. La couleur d'une chose appartient tout aussi intimement à la nature de la matière, que l'idée de trois angles à celle d'un triangle; mais notre manière de réfléchir l'un et l'autre de ces rapports est nécessairement différente, selon la nature des données. C'est donc dans les rapports des idées, dans les jugements, qu'il y a une différence réelle, non dans l'idée. Que l'attribut dans notre manière de réfléchir soit contenu en tout ou en partie dans le sujet, cela n'ôte et n'ajoute rien à la valeur de l'opinion formée, mais c'est un point d'appui fort utile pour son analyse, une règle générale de critique.

Il y aurait encore de nombreuses divisions des idées et jugements à relever, mais elles sont de minime importance. La logique est un peu comme la statue à la tête d'or et aux pieds d'argile.

XXI. A ces nombreuses divisions, souvent inutiles, l'analyse un peu au hasard qui caractérise la philosophie moderne en ajouta d'autres plus embarrassantes encore.

L'entendement, l'intellect, la raison, l'intuition, le jugement, le sens-commun, le bon sens, etc., ont été distingués dans la même faculté. Les phénomènes de la pensée sont fort simples, considérés en eux-mêmes; ils ne deviennent complexes que par leurs rapports avec notre organisme, et par leur dépendance des deux autres facultés primitives, celle d'aimer et celle de vouloir; ce qui ne nous autorise en rien cependant à distinguer dans la seule pensée autant de facultés que de rapports. Ce ne sont pas des noms, ce sont des lois qu'il faut.

XXII. Par la faculté d'amour la pensée reçoit dans la sphère la plus élevée de son action, un mobile sans lequel elle se bornerait à la satisfaction, toujours momentanée de nos soins physiques.

Les principes de cette faculté sont les désirs du vrai, du beau et du bien, que les sens éveillent, et que la pensée développe jusqu'à en former des sentiments qui, à leur tour, devinnent de nouveaux leviers pour

elle : Le bon sens, la raison, l'idéal, la vertu sont des résultats de ce rapport simple et profond; ce sont, à des degrés divers, l'expression des sentiments mêmes du vrai, du beau ou du bien.

Mais les désirs sont innés et sans bornes. C'est à la satisfaction de ces instincts sublimes qu'est attachée cette jouissance profonde, le bonheur, que nous pressentons, que nous poursuivons sans cesse, sans jamais pouvoir l'atteindre, et que nous nommons comme tel : foi et espérance.

Le vrai est ce qui est, définition métaphysique. Pour l'homme destiné à s'élever par ses efforts à la science de ce qui est, le vrai est la connaissance de toutes choses. Le beau est la splendeur du vrai, dit Platon; il en est plutôt l'amour; le reflet de Dieu dans l'âme et la nature. Le vrai et le beau dans les actes d'êtres libres, c'est le bien.

Comme but, ils sont identiques et constituent la perfection que les hommes atteindraient fatalement sans la quatrième faculté primitive : le libre arbitre.

XXIII. Nous ne pouvons enfreindre les lois de la pensée, mais nous pouvons les confondre, en avoir une fausse science ; nous pouvons saisir les rapports des perceptions d'une manière ou d'une autre, attribuer à telle idée des qualités qui n'appartiennent qu'à telle autre ; en un mot nos efforts peuvent être dictés par un plus ou moins grand amour du vrai, du beau et du bien ; nous pouvons produire des idées vraies et fausses. Les hommes sont libres, et librement ils s'élèvent à la science des choses, aussi bien du monde que d'eux-mêmes.

La liberté est le pouvoir de rechercher le vrai, le beau, le bien, ou de ne le faire pas.

Peu importe pour le moment la nature et l'origine de l'erreur et du mal, l'influence de la société et de l'éducation, les rapports entre l'action individuelle et l'action sociale, le fait est là : l'idée peut être vraie ou fausse; sans le libre arbitre l'homme ne serait qu'une machine à connaissances.

Mais si le rapport entre la libre volonté et les autres facultés peut engendrer l'erreur,

c'est également dans ce rapport, et pris dans toute son étendue, que l'esprit puise la force pour la combattre et la détruire. Une ferme volonté, un ardent amour du vrai, une pensée persévérante sont le secret de la méthode, tout le reste n'est que règles.

XXIV. Le recours méthodique, continuel, dans la formation et l'analyse de nos idées, à la faculté de sentir, aux données toujours vraies en elles-mêmes de la perception extérieure, du sens intime et de la conscience, constitue l'expérience. Elle sert de fondement à nos moyens de juger et d'étendre nos connaissances et croyances. Car si les idées peuvent être vraies ou fausses il n'en est pas de même des perceptions : nos facultés de connaître, actives et libres dans la formation des premières, ne le sont pas dans celle des secondes, du moins, elles ne le sont qu'en tant qu'elles s'y arrêtent par la volonté et s'y concentrent par l'attention ; mais elles ne peuvent ressentir d'une manière ou d'une autre une simple et même perception, qui ne dépend pas

comme telle de la volonté mais de la nature de l'âme.

XXV. La recherche des qualités générales et fondamentales des choses, de leurs lois et principes constitue l'abstraction. Elle prend sa source dans le pouvoir qu'a la pensée d'isoler et de comparer les perceptions, et repose sur les perceptions de qualités communes et sur celles des actes mêmes de la pensée dans ses rapports avec la science acquise.

C'est à elle que l'homme doit, non-seulement ses sciences, mais encore sa grandeur et sa force. Elle le porte aux analyses les plus profondes, aux conceptions les plus larges, et n'est limitée que par ses propres conditions : les trois principes de connaissance et l'acte même de penser.

XXVI. L'expérience sans l'abstraction ne donne que la connaissance de choses isolées, et celle-ci sans la première est nécessairement vide, comme dit Kant, sans données.

L'abstraction est à l'expérience ce que les principes de connaissance sont à la

simple perception; elle lui donne un lien et une valeur; c'est en grand le même phénomène, la même loi. Nous ne comprendrons jamais assez toute la grandeur et toute la simplicité de la pensée!

Leviers de toutes nos connaissances, l'expérience et l'abstraction ne peuvent être distinguées que momentanément; l'une suppose toujours l'autre et la nécessite. Il y a une espèce d'abstraction irréfléchie, spontanée, dans la distinction des perceptions et dans la formation des idées particulières et collectives par l'expérience. De même il y a un véritable élément empirique non-seulement dans les perceptions des qualités communes formant les idées générales et dans celles des actes de la pensée, mais encore dans celles des idées générales et abstraites formées.

Si les hommes, avec la science qu'ils possèdent, se contentaient de la seule expérience, ils continueraient à découvrir des faits en grand nombre, à acquérir de nouvelles idées particulières et collectives,

à s'enrichir de données premières, sans cependant sortir de leur science actuelle, parce que ces conquêtes les grouperaient forcément autour des idées générales, éléments, principes et lois connues, découvertes par abstraction. Par l'emploi exclusif de cette dernière, au contraire, ils saisiraient de nouveaux rapports entre les idées acquises, mais sans aucune nouvelle preuve ou certitude; produisant, de nouvelles idées générales et abstraites, ils se trouveraient toujours en face de la même quantité de données premières.

XXVII. L'induction et la synthèse, la déduction et l'analyse, ne sont que l'expérience et l'abstraction considérées dans leurs rapports avec les connaissances acquises.

Induire, c'est saisir spontanément, en vertu de notre faculté d'abstraire, les qualités communes à des choses, à des idées, à des faits isolés. Synthétiser, c'est procéder entièrement de la même manière; mais dans la synthèse l'abstraction est supposée faite, et l'induction est formulée.

Déduire, c'est retourner au même ordre d'idées qui ont engendré une induction ou une synthèse; c'est expérimenter, pour ainsi dire, une idée générale ou abstraite dans ses rapports avec nos autres idées. Analyser, dans les sciences abstraites, c'est déduire; dans les sciences empiriques, c'est recourir aux perceptions, soit de la conscience ou du sens intime, soit de la perception extérieure; c'est rechercher le contenu élémentaire d'une idée ou d'une chose.

Employées exclusivement, toutes ces méthodes conduisent aux théories les plus chimériques. Mais prises isolément, dans certains cas donnés, elles offrent de grands et beaux résultats. Il suffirait de citer les synthèses de Cuvier, les inductions de Newton, les déductions de Kant et les analyses de Lavoisier, pour en montrer toute la valeur. Cependant, tous ces grands génies n'ont fait que de l'expérience et de l'abstraction bien entendues, et toutes leurs belles découvertes ne sont vraies qu'en tant

qu'elles sont prouvées selon les lois qui régissent l'expérience et l'abstraction.

XXVIII. La preuve par l'expérience, qui ne repose que sur des perceptions directes, n'a pas la portée absolue des lois de la pensée; cependant elle s'élève jusqu'au nécessaire : l'attraction moléculaire, la pesanteur, ne fut certes point autrefois une qualité nécessaire de la matière; elle l'est aujourd'hui; chaque preuve qui concourt à l'établir est particulière, isolée, ne se rapporte qu'à certains faits, toutefois, en se confirmant dans tous les cas qui peuvent être imaginés, elle devient l'idée d'une qualité constituant la nature même de la matière, parce qu'il est dès ce moment impossible d'imaginer de la matière, dans un cas quelconque, sans cette qualité. Tous les cas qu'il est au pouvoir de l'expérience de présenter ne sont évidemment pas tous les cas possibles, qui sont en nombre infini, et constitueraient l'absolu; mais, notre pensée est ainsi faite, pour être convaincus, nous ne pouvons plus demander la preuve par

tous les cas possibles, celle par tous les cas imaginables étant donnée. C'est un cercle d'où il n'y a pas moyen de sortir; le doute serait de la folie, et la vérité prouvée devient une vérité objective nécessaire.

XXIX. La certitude qu'emporte la preuve empirique dans la démonstration des idées générales dérive de la nature des idées particulières et collectives, qui toutes sont nécessairement, subjectivement et objectivement vraies, quand nous ne leur attribuons que des perceptions simples et directes, et l'affirmation implicite des principes de connaissance. Douter de ces idées serait douter de notre propre existence et de celle du monde extérieur. Elles sont vraies et nécessaires à nous, hommes, du moment que nous les produisons et que nous en conservons la mémoire en pleine conscience de nos actes.

Si nous n'employons pas le mot nécessaire dans son acception métaphysique, c'est qu'il faut rappeler un peu à la réalité

la spéculation philosophique. Toutes les idées absolues ne sont pas nécessaires à l'existence de l'homme comme idées, mais bien toutes les idées particulières et collectives formées, parce qu'il n'en saurait douter sans se détruire lui-même.

Les idées générales, non confirmées dans tous leurs éléments par une expérience directe, n'ont évidemment d'autre valeur que celle dérivant de leur mode de formation. Les objets dont les perceptions donnent lieu aux idées générales existent, mais ils n'existent pas sans d'autres qualités, dont nous avons cependant fait abstraction en produisant ces idées[1]. Elles ne possèdent donc comme telles qu'une valeur toute idéale, hypothétique.

XXX. La preuve abstraite repose entièrement sur la science que nous possédons des lois qui régissent les actes de la pensée. C'est plutôt une explication qu'une preuve; la pensée agissant selon ces mêmes lois

[1] XVIII.

n'en aurait pas besoin pour être convaincue. Mais si les hommes acquiescent instinctivement à la vérité, ils doivent également être mis à portée de la comprendre, et c'est là un des mérites de la preuve abstraite : elle est une déduction de principes évidents, au moyen d'autres principes qui portent le même caractère. Comme elle ne sort cependant pas de la pensée même, elle devient inutile et ne persuade plus du moment que celle-ci refuse son assentiment.

La preuve abstraite n'atteint toute sa portée que quand elle est susceptible d'une confirmation par la preuve empirique, comme dans les mathématiques par exemple; elle reçoit alors une valeur objective et en même temps elle élève cette dernière jusqu'à la hauteur de l'absolu, la complète pour tous les cas possibles, inconnus, infinis.

Il est des cas cependant, dans le même ordre d'idées, en morale surtout, où la vérité à démontrer comprend la possibilité d'une preuve empirique, sans que nos faibles moyens nous permettent de la donner; alors

la valeur de la preuve abstraite reste naturellement subjective, idéale, hypothétique, la même que celle des idées générales qu'une expérience parfaite ne confirme point.

XXXI. Enfin il est des idées qui échappent à toute preuve ou explication abstraite, parce qu'elles sont les derniers produits de l'abstraction même; ce sont les cinq idées abstraites pures : Être, Substance, Cause, Infini, Éternité; il n'existe point dans la pensée d'élément qui leur soit supérieur. En percevant les choses nous disons qu'elles sont, et abstraction faite de ces choses, nous disons que l'être est; en les percevant comme des qualités et des effets, nous déclarons qu'elles ont une substance et une cause; en les percevant en rapport avec l'espace et le temps, auxquels nous ne connaissons point de limites, nous disons qu'elles sont dans l'infini et l'éternité. Mais ni l'être, ni la substance, ni la cause, ni l'éternité, ni l'infini, abstraction faite des perceptions, ne renferment évidemment aucun élément de science directe. La pensée

s'y réfléchit dans l'inconnu, dans une solitude sans bornes qu'elle n'anime que par des théories fondées sur une science indirecte, par ses sentiments ou par la tradition. Ces idées constituent, sous des formes diverses et multiples, le fond de toutes les croyances des hommes.

XXXII. Faisons cependant une restriction importante, qui ne fût que trop négligée par toutes les philosophies dogmatiques et sceptiques : si ces idées sont vides, si nous ne possédons aucune notion directe de la nature de leur objet, si elles ne représentent qu'un besoin immense de savoir absolu, du moins, l'action de la pensée et les principes de connaissance dont elles dérivent sont évidents; et la science des lois, grâce auxquelles nous les produisons, est soumise à nos efforts. Nous pouvons la rectifier et l'augmenter, parce que la pensée, telle qu'elle est, implique toujours la preuve empirique, que son rapport avec la preuve abstraite élève à la hauteur de l'absolu. Si d'éminents penseurs n'entrevirent point

de lien entre l'absolu et le relatif, il n'est pas dit que ce lien n'existe pas.

XXXIII. A la question des preuves est intimement unie celle de la certitude, dont quelques esprits impatients ont fait à tort la question fondamentale de la philosophie; elle n'en est qu'une des nombreuses données, et son résultat dernier. Comme donnée, la certitude est la même chez tous les hommes, — instinctive; mais comme résultat, elle est nécessairement relative à la valeur de nos connaissances, et celle d'un Leibnitz n'est plus la même que celle d'un paysan. La certitude, aussi bien que les preuves abstraites et empiriques, est en rapport avec nos connaissances acquises, et son progrès dépend des mêmes lois qui régissent l'expérience et l'abstraction comme leviers de toute science. Une certitude parfaite et absolue ne saurait être que le résultat d'une science parfaite.

XXXIV. La loi la plus générale du développement de la science humaine ré-

sulte de l'accord entre l'abstraction et l'expérience, et comme facultés de connaissance, et comme preuves : Nous nous élevons au-dessus des données empiriques par notre faculté d'abstraire, en formant des idées générales et abstraites; mais, tendant également à la certitude, nous revenons nécessairement à l'expérience, qui confirme nos inductions quand elles sont justes, les permet quand elles sont possibles, les rejette quand elles sont fausses [1].

Par ce retour nous acquérons des données nouvelles, dont la partie augmente en proportion des connaissances acquises [2].

Quel que soit l'objet des diverses sciences, toutes se développent nécessairement à travers les générations de la même manière, les sciences mathématiques et physiques, aussi bien que les sciences sociales et spéculatives. Si pour les unes l'abstraction est fort simple et l'expérience

[1] XXVIII, XXIX, XXX.

[2] XV.

facile, si pour les autres la première est plus profonde et la seconde d'autant plus vaste, cela n'infirme en rien la justesse de la loi; la science qui ne procéderait d'après elle resterait stationnaire et tournerait en vain dans le cercle de ses données.

XXXV. Cette loi n'est pas détruite davantage par le spectacle, en apparence si irrégulier, si plein de désordre et de hasard des croyances, préjugés et erreurs des hommes.

De tout temps les hommes eurent une grande soif de savoir, qui dérive tant de leurs besoins physiques que des désirs innés du vrai, du beau, du bien et des principes même de connaissance. Poussés par les uns et les autres vers une solution définitive sur l'origine et la nature des choses, et méprisant l'emploi consciencieux de leurs facultés de connaissance, ils élevèrent les théories les plus éphémères, les hypothèses les plus étranges. Enseignées d'abord, léguées ensuite par tradition, elles furent reçues par les uns avec

aveuglement, par d'autres avec confiance, jusqu'à ce que de nouvelles conquêtes les fissent modifier, bouleverser ou rejeter, en donnant lieu à leur tour à de nouvelles hypothèses et théories.

XXXVI. En fait, les hommes jugent de la vérité ou fausseté des choses par les facultés et connaissances qu'ils possédent. Si donc, bien des croyances sont regardées comme des connaissances certaines, c'est qu'il suffit, pour que la vérité d'une chose soit possible, qu'elle soit simplement un produit de la pensée non contraire aux données de l'expérience; et pour qu'elle soit regardée comme certaine, qu'elle se trouve intimement unie par les liens de l'éducation, de l'état social ou de nos passions à des vérités évidentes et certaines, liens que notre faible science ne nous permet guère de rompre ni même de sentir. Si, au contraire, bien des connaissances certaines sont regardées quelquefois, sinon comme des erreurs, du moins comme une vaine pâture des esprits curieux et

faibles[1], c'est alors de la présomption ou de la paresse. Comme la vérité, la science est une; nulle branche n'est la première, aucune n'est la dernière; toutes s'enchaînent et se lient.

XXXVII. Du reste, quelle que soit la confusion que nous fassions entre les unes et les autres, entre nos connaissances et nos croyances, entre les vérités certaines et incertaines, quelles que soient les milles conséquences vraies ou fausses que nous puissions en déduire, elles nous entraînent malgré nous dans le progrès qui résulte de leur nature propre.

Les connaissances certaines, celles qui comprennent toutes les idées abstraites confirmées par les perceptions directes, et toutes les idées empiriques démontrées par une expérience parfaite, ne peuvent pas ne pas être admises une fois suffisamment établies et prouvées; elles impliquent l'existence des choses, nous ne saurions en douter sans douter de nous-

[1] Bossuet.

même et du monde extérieur. Elles sont nécessaires et immobiles comme les choses mêmes et ne peuvent que s'accroître [1].

Au contraire, les croyances, hypothèses, erreurs, qu'aucune expérience ne confirme ou n'établit suffisamment, sont essentiellement subjectives, individuelles, mobiles, sans fondement autre que nos besoins et nos désirs; passagères avec les événements historiques, elles fuient sans cesse devant l'expérience et l'abstraction bien entendues, devant les conquêtes réelles de la science, qui modifie les unes ou rejette les autres, à mesure qu'elle étend son domaine.

XXXVIII. Ce progrès est encore hâté par la nature des idées générales. Nous n'avons plus besoin de faire tous les travaux des Galilée, des Cuvier, des Newton, pour nous approprier leurs grandes découvertes, une courte expérience suffit à leur compréhension. Ainsi les idées générales résument un grand nombre de faits parti-

[1] XXVIII, XXIX.

culiers, à la science desquels nous parvenons du coup, en même temps qu'elles sont de nouveaux leviers pour nous élever à d'autres découvertes.

Ces admirables effets des idées générales s'étendent non-seulement jusqu'au développement de la science, mais encore jusqu'aux moyens physiques de la conserver, de l'augmenter, de la propager. Toutes les grandes découvertes modernes ne sont que l'application d'idées générales vraies, conformes à la nature des choses. Le genre humain a le globe à son service pour parvenir à la connaissance du monde.

XXXIX. La grande diffusion même des sciences, loin de s'opposer à cette marche ascendante ne fait que la régulariser, la rendre plus générale, plus facile. On a dit que les grands génies sont aujourd'hui impossibles, parce que leur intelligence ne parviendrait plus à réunir en un seul faisceau toutes nos connaissances. Plus les sciences se détaillent, plus elles se rapprochent de la simple perception qui est

indécomposable, et formuler une simple perception dans tous ses rapports c'est en faire une idée générale et une loi. Chacun tend naturellement, quelque divers ou restreint que soit son cercle, à se résumer; et, s'il le fait avec succès, il rend la tâche d'autant plus facile à d'autres.

XL. Beaucoup de préjugés et d'erreurs ont disparu, de nombreuses et brillantes découvertes ont été faites; et cependant, emportés par leur soif de savoir et de certitude, par leurs passions, leurs vices et leurs vertus imparfaites, les hommes s'élanceront longtemps encore au delà de l'emploi sérieux de toutes leurs facultés, de la recherche souvent pénible de toutes les données certaines. Ils préconiseront de nouvelles hypothèses, de nouvelles croyances, qui suffiront aux uns, seront combattues par les autres, jusqu'à ce qu'elles disparaissent, étouffées à leur tour dans l'étreinte du progrès lent et continu résultant de la nature de la pensée générale. Comme un grand fleuve charrie des sables, qu'il

dépose dans son parcours, ainsi la science avance vers un océan de lumière.

La nature des choses ne change point, et le but de la pensée reste invariablement la connaissance de toutes choses, la certitude absolue; s'il y a des limites à nos facultés et à nos efforts individuels, il n'y en a point d'assignables aux conquêtes du genre humain.

XLI. Dire que les hommes ne parviendront jamais à connaître le fond des choses, c'est affirmer gratuitement et d'une manière absolue ce qui est en question; pour le prouver il faudrait évidemment une connaissance parfaite de toute la science possible. De plus, c'est rejeter les idées d'être, de substance, de cause, d'infini, d'éternité, produits de la pensée réfléchissant ses propres lois, et comme telles, sujettes à son action, capables d'être de mieux en mieux analysées et définies.

XLII. Du reste les données de la philosophie historique ne sont pas plus ces quelques idées abstraites, que sa méthode

ne consiste en quelques déductions vaines ou en un certain nombre d'inductions hasardées.

A la question adressée à toute philosophie : quelle est la nature et la raison d'être dans l'espace et le temps du monde, du genre humain et de nous-même ? La philosophie historique n'est autorisée à répondre qu'en tant qu'elle se fonde sur une science directe et générale de tous les éléments de la question même.

Les données de la philosophie historique sont donc toutes choses ; toutes les connaissances et croyances des hommes, telles que l'histoire les a conservées et telles qu'elles se sont manifestées par leurs effets, dans l'époque actuelle, dans les grandes conquêtes faites par les sciences exactes, dans des études profondes sur la nature des peuples et des sociétés, dans des systèmes entiers de spéculation et de politique.

Et la méthode est, autant que possible, celle de tous les hommes, celle-là même qui a engendré toutes leurs erreurs et toutes

leurs conquêtes; mais, découverte dans son action fatale et mystérieuse, elle élève jusqu'à la hauteur du mouvement historique la conscience et le pouvoir du plus faible penseur. Plus la science de la méthode est conforme à l'esprit humain, plus nous apprenons par elle à nous préserver des erreurs et à hâter le progrès général.

XLIII. La spéculation individuelle, pour parvenir à une solution fondée en fait et en raison, doit donc examiner une à une toutes les données de la philosophie historique; rejeter irrévocablement comme erreurs toutes celles contraires à l'expérience et à la science certaine des lois de la pensée[1]; tenir compte des hypothèses et croyances que ni notre science des lois de la pensée, ni une expérience suffisante ne prouvent parfaitement, peser le pour et le contre, chercher et préciser franchement leur degrés de probabilité et n'en tirer aucune conclusion définitive. Elle doit

[1] XXVIII-XXXI.

admettre comme certaines, nécessaires à nous, hommes, les connaissances prouvées par une expérience parfaite, démontrées dans tous les cas imaginables; et enfin déclarer absolument vraies celles qui sont d'accord et avec les lois de la pensée et avec la preuve empirique. Tel est son devoir en face de la science.

En face d'elle-même il est non moins grand et plus difficile peut-être ; elle doit s'isoler complétement de l'influence sociale qui l'entraîne, des intérêts qui l'aveuglent et des passions qui l'emportent ; elle doit se fortifier autant dans ses désirs du vrai, du beau et du bien, qu'elle doit purifier ses sentiments et ses mobiles.

Alors, et alors seulement, elle aura le droit d'élever toutes ses données et connaissances acquises les unes à la hauteur des autres par de nouvelles expériences et abstractions, par la formation d'idées nouvelles, en suivant toujours les mêmes principes et lois de la méthode, des données et du système général, jusqu'à par-

venir à concevoir tout leur gigantesque ensemble, et leur profond accord dans l'espace et le temps; jusqu'à parvenir à rendre la science, comme la vérité, une et indivisible. Et alors enfin elle pourra répondre : telle est l'origine et la nature du monde et du genre humain, en tant que l'état actuel de la science nous permet de l'affirmer! Et l'histoire, qui lui a servi de point de départ, couvrira à son tour sa réponse de toute son autorité. « Cette théorie seule sera la vraie, qui rendra compte de tous les faits. »

XLIV. Synthèse immense, qui est possible, qui est là, qui existe, que chaque société, chaque époque, chaque peuple, renferme à un degré divers. Mais de longtemps sans doute, ni les forces ni les prétentions de la spéculation individuelle n'en donneront l'exacte formule; la synthèse c'est le génie. Sa découverte restera aux efforts lents et pénibles d'autres générations. Toutefois, quelque faible qu'il soit, c'est un pas vers elle, que la certitude de son exis-

tence et la connaissance de quelques-unes de ses lois.

Aussi notre ambition se borne-t-elle à indiquer la voie plutôt qu'à la suivre, à placer quelques jalons sur une route que d'autres parcourront avec plus de succès, et qu'inaugura Pascal par cet admirable passage : « Les sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement sont proportionnés à la portée de l'esprit; il trouve une liberté entière de s'y étendre, sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption. » Méthode qui, si bien définie dans sa nature par l'un des deux plus grands penseurs de la philosophie française, fut non moins bien réglée dans son essor par l'autre : « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle. » Sages paroles de Descartes, règle aussi profonde que fertile en beaux résultats, qui restera toujours la grande maxime de la science, mais à la condition

de nous conduire vers la synthèse de nos connaissances certaines, et non au doute universel ou à l'affirmation de l'être absolu de notre faible raison.

XLV. Certes nous demandons beaucoup aux forces individuelles, en exigeant qu'elles s'élèvent, non-seulement à la hauteur du mouvement général, mais encore jusqu'à rendre compte de la science universelle, jusqu'à en pénétrer les lois et les suivre. Mais là est la vérité, comme méthode et comme système : toute autre méthode, exclusive, artificielle, non conforme à la pensée générale, comment pourrait-elle conduire à autre chose qu'à des croyances ou des chimères, quand la vérité consiste dans l'accord profond entre le monde subjectif des idées et le monde objectif des choses; quand tous nos moyens de connaissance se résument dans les lois de l'expérience et de l'abstraction, et que la preuve, pour être valable, exige la perception directe, ou l'accord avec les lois de la pensée et les connaissances acquises?

Quand, enfin, il n'y a point de faux, point de contradiction, point de négation dans le monde des choses, comment pouvons-nous prétendre enseigner la vérité absolue, aussi longtemps qu'il existe un élément inconnu, contradictoire ou négatif dans notre science?

Les connaissances certaines des hommes augmentent d'une manière continue, et tendent sans cesse aussi à se simplifier; progrès que la spéculation ne hâte donc qu'en se conformant à ses lois, et qu'elle retarde, au contraire, sans pouvoir le changer, par l'emploi de méthodes exclusives, et par des prétentions mal fondées à la vérité. Tel est le caractère de la méthode historique comme guide de la spéculation individuelle. Elle n'a de limites que dans nos efforts et dans nos facultés. Mais, prise en général, elle n'en a point d'assignables dans les temps.

Si nous sommes parvenu à montrer cette conséquence nécessaire de l'action incessante des facultés de connaître de l'es-

prit humain, il nous reste à montrer qu'il n'y a également point de bornes à nos facultés d'intelligence de la nature des choses; facultés qui prennent leur source dans les trois principes : connaissance de qualités, d'effets, de l'espace et du temps, et constituent la partie métaphysique de la méthode.

Des idées abstraites pures ou métaphysiques.

XLVI. Chacune de nos perceptions implique l'affirmation irréfléchie que son objet appartient à quelque chose, qu'il est l'effet de quelque chose, qu'il est en rapport avec l'espace et le temps.[1] Ces principes éveillés par nos premières perceptions, impliqués dans toutes les autres, sont innés et absolus. Ce sont les pôles de notre analyse, au delà se trouve le vide.

Sans eux, la pensée ne pourrait jamais parvenir ni à la connaissance, ni à la ré-

[1] X, XI, XII.

flexion des choses. Rien ne nous dit dans la simple perception, prise en elle-même, qu'elle est inhérente à une chose que nous ne pensons, ni ne connaissons; rien ne nous dit encore qu'elle est l'effet de quelque chose dont la science ne nous est point donnée davantage; rien ne nous dit enfin qu'elle est en rapport avec toutes choses dans l'espace et le temps, que nous ne sentons ni ne voyons; cependant nous l'affirmons d'une manière absolue.

De leur existence et action continuelle dans la pensée, dérivent toutes les lois qui la régissent dans son intelligence des choses : axiomes, idées abstraites pures, catégories.

La science que nous pouvons acquérir de ces idées, catégories, est évidemment soumise aux lois des facultés de connaissance. Kant, et tous après lui, en firent donc à tort le produit d'une faculté particulière : de la raison pure. Cette fausse distinction conduisit naturellement

à regarder les idées abstraites acquises, tantôt comme innées et absolues, tantôt comme inexplicables; et leur application à l'étude de la nature des choses, sans aucun moyen de la rectifier et de la développer, devait engendrer une suite sans fin de contradictions ou d'hypothèses. La Critique de la raison pure en est une preuve frappante de justesse et de profondeur.

XLVII. Les lois, immuables, universelles, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, comme dit Montesquieu; ou bien, de simples perceptions devenues idées générales et formulées dans tous leurs rapports. Croire que les lois sont les principes des faits, c'est confondre les rapports et les éléments des choses. Les axiomes, lois de la pensée, tout comme les lois du monde physique, n'engendrent rien : la loi de pesanteur ne fait pas plus tomber un corps que l'axiome d'identité ne donne une vérité. Mais parce que les axiomes sont stériles,

faut-il répéter, avec Descartes, qu'ils sont superflus et de nul usage? Puissions-nous bien les comprendre, nous connaîtrions la portée de la pensée, et surtout la valeur des idées métaphysiques. La science des lois de la matière n'est pas plus utile à la physique que celle des axiomes à la philosophie : pour toujours penser vrai, il faudrait connaître toutes les lois de la pensée.

Quant aux trois principes de connaissance, considérés en eux-mêmes, pris isolément et formulés, ce ne sont également que des lois de la pensée, des axiomes qui n'engendrent rien, des tautologies, conséquences d'eux-mêmes; mais comme tels encore, ils sont antérieurs à toute idée réfléchie, innés dans la pensée, principe et condition de toute science, même de la leur propre.

XLVIII. La valeur des idées métaphysiques est, comme nous l'avons dit, toute idéale quand elle n'est pas confirmée par les données empiriques, et leur application

ne nous persuade nous-même qu'en tant qu'elles sont unies à des données certaines. Pascal est le seul métaphysicien qui ait eu la franchise de l'avouer. Il est si naturel en prenant l'idée abstraite de la Cause, par exemple, qui résulte de l'axiome : rien n'est sans raison d'être, de lui attribuer la portée réelle et absolue de l'axìome. Cependant la loi de la pensée ne nous enseigne évidemment rien sur une cause quelconque, et si nous nous arrêtions là, toute déduction deviendrait impossible, elle reposerait sur le vide.

Nous nous hâtons de le combler pour échapper à l'aveu de notre ignorance; tantôt nous avons recours aux autres idées abstraites pures : être, substance, infini, éternité, qui toutes, isolément examinées, présentent le même phénomène, mais qui, dans leurs rapports, s'enchaînent naturellement comme les axiomes qui leur ont donné naissance, forment des phrases, même des systèmes, que le moindre logicien réduit aujourd'hui à de simples tau-

tologies, tandis qu'au fond de la conscience, nous sentions toujours toute la vanité de notre science.

XLIX. Tantôt nous nous contentons des antinomies des deux espèces d'idées abstraites; cependant, si nous prenons l'idée abstraite générale des divers rapports de causalité que nous remarquons dans le monde objectif, pour remplir le vide de l'idée abstraite pure, nous tombons forcément dans une confusion ou dans une contradiction de ces deux idées. En admettant les causes secondes, elles impliquent ou n'impliquent pas l'idée de cause absolue. Dans le premier cas, c'est une nouvelle tautologie, dans le deuxième, tout l'enchaînement infini des causes secondes ne nous conduit pas à la cause absolue; en admettant les unes, nous ne pouvons conclure à l'autre, et celle-ci, prise comme réellement absolue, détruit les premières. Il est cependant évident qu'il faudrait que nous connussions toutes les causes secondes et leur enchaînement dans l'espace et le

temps, pour tirer une conclusion certaine, ou sur leur identité avec la cause absolue, ou sur leur différence avec elle.

Toutes les antinomies possibles se réduisent au même phénomène. Elles n'existent pas en réalité hors de notre intelligence, elles sont une conséquence de sa faiblesse. Nous ne parvenons à la science des choses qu'en isolant les perceptions et les idées les unes des autres, le milieu et les extrêmes que nous voyons en toutes choses, en sont une preuve; mais, pour cette raison, ni le milieu, ni les extrêmes, pas plus que l'antinomie, n'existent en réalité. L'antithèse d'arbre n'est pas herbe, et plante n'est pas leur synthèse ; si nous connaissions parfaitement les qualités de toutes les plantes, l'idée abstraite de plante n'existerait plus, elle serait identique avec cette connaissance. Les antinomies sont donc les résultats d'expériences et d'abstractions imparfaites, et toute contradiction prend sa source dans une erreur ou dans notre ignorance. Le monde est un, tous ses

éléments se tiennent; les oppositions qui nous frappent proviennent de ce que nous sommes forcés de recourir à l'analyse et à la distinction des éléments pour nous élever à la conception de l'ensemble.

L. L'exemple que nous avons donné des confusions et contradictions qu'entraîne l'emploi exclusif des idées abstraites, ne nous autorise pas cependant à contester leur portée scientifique. Si les idées de l'être, de la cause, de la substance, de l'infini, de l'éternité, prises, non comme idées, mais comme des images représentant quelque chose de particulier, sont complètement vides, ces mêmes idées, prises dans leur véritable signification, comme produits de la pensée percevant diverses choses en elle et en dehors d'elle, deviennent l'application fidèle et précise de lois absolues, et l'emploi que nous en faisons est juste et évident. L'être d'une chose, la cause d'une chose, la substance, l'existence dans l'espace et le temps d'une chose, sont des expressions palpables pour ainsi dire, qui

renferment les actes de percevoir et de penser, les principes de connaissance et la chose perçue et pensée. C'est donc par la science de tous ces éléments que nous devons remplir le vide des idées abstraites pures, sous peine de raisonner dans l'inconnu ou de tomber dans des contradictions.

LI. L'idée d'être.

L'être simple n'est pas un principe de connaissance, mais une abstraction que nous faisons de nous-même ou de ce qui se passe en nous en percevant et en réfléchissant les choses; en d'autres termes, c'est une affirmation abréviative. Je vois cette maison rouge, est, en ce sens, identique avec : cette maison est rouge; j'ai conscience de moi, ou je me perçois, est identique avec : je suis.

Nous ne pouvons percevoir une chose par son être, ce n'est donc pas une qualité proprement dite, inhérente à la nature des choses; mais suivant que nous percevons ou pensons une chose, ou un rapport de

plusieurs, nous lui attribuons l'existence soit en nous, soit en dehors de nous. Ainsi l'être n'est qu'un attribut entièrement relatif à la perception et à la conception des choses; c'est une conséquence de la pensée et non un principe; c'est la formule la plus simple de son action.

Comme idée abstraite pure et absolue, elle est formée par la pensée abstraite d'elle-même ainsi que des qualités des choses, et ne représente que la simple affirmation de cet acte, en même temps qu'elle est l'expression générale de la loi : percevoir et penser, est affirmer l'existence des choses. Elle n'obtient une espèce de valeur objective et son caractère absolu que par ses rapports avec les idées de l'espace et du temps, qui sont réellement absolues pour la pensée; elle n'en peut faire abstraction en aucune manière.

L'être est ce qui est, l'être est : définitions ridicules, débris de la Scolastique; dites : toutes les choses qui sont, sont; le verbe être, est; l'idée abstraite de

l'être est encore; mais l'être en lui-même n'est rien, n'est pas. La confusion entre la valeur objective et subjective de cette idée, mena la Scolastique à l'obscurité, l'école cartésienne aux conclusions les plus contradictoires. Confondez un seul moment l'Être, substantif synonyme de Dieu, et l'être, idée abstraite, puis soyez logique, et vous arrivez au panthéisme; cherchez au contraire à rester théiste, malgré cette confusion, vous devenez non-seulement incompréhensible, mais absurde; confondez encore l'être avec la substance qui nous est inconnue, vous déclarez que l'inconnu est, mais vous n'avez pas le droit de faire un pas de plus.

LII. Le non-être est de la même espèce. L'être étant non pas une chose en soi, mais un attribut que la pensée accorde d'une manière ou d'une autre à toutes choses, le non-être dans sa portée objective est la négation de toutes choses, le néant; mais quelque chose étant, le néant n'est point, ne saurait être admis ou pensé.

Sa valeur, comme celle de toute négation, est entièrement relative à la connaissance que nous avons des choses : en affirmant que le monde n'est pas éternel, j'admets qu'il y a eu un commencement, qu'antérieurement il y eût le néant; ce qui, d'un autre côté, me conduit à l'éternité même des choses, par la simple raison que je ne puis comprendre l'existence du néant. Contradiction de même nature que la confusion entre l'Être et être ; nous donnons une valeur objective au néant, que nous fondons soit sur une croyance, soit sur une impossibilité, et non sur la science directe et certaine de la nature des choses.

Le non-être, ce qui n'est absolument pas, ne peut pas être pensé. Ce que nous ne pouvons penser ne peut pas être pour nous. Nous ne pouvons ne pas penser une chose en la pensant; ce qui ne reçoit une valeur objective qu'uni au principe de connaissance de l'espace et du temps : une chose ne peut pas être et n'être pas à la fois.

LIII. L'idée de substance.

Les qualités sont ce par quoi nous nous formons les idées des choses. Rien n'est sans manière d'être, sans qualités.

La perception en elle-même ne nous montre que le fait ou le phénomène : de la lumière brisée par son passage dans un autre milieu, par exemple, elle ne nous enseigne rien de plus qu'au simple animal, ne nous présente qu'une vaine image. L'acte de la pensée ne commence que par l'affirmation toute spontanée et instinctive, que le phénomène perçu est une propriété, une qualité inhérente à l'eau, à la lumière ou à la vue. Transition qui ne pourrait avoir lieu sans le principe de connaissance innée par lequel nous affirmons implicitement dans nos perceptions qu'elles représentent les qualités de quelque chose.

En réfléchissant ce procès de la pensée, il nous devient impossible d'admettre que nous percevions autre chose que des qualités, que nous pensions autre chose que leurs rapports. Chaque chose prise isolé-

ment, telle qu'elle se présente, est donc nécessairement un ensemble de qualités et de rapports qui la distinguent et la définissent. De plus, elle est nécessairement encore égale à la somme de ses qualités, du moment que nous ne percevons que celles-ci, que nous ne pensons que leurs rapports et que, ce qui ne peut être perçu ou pensé, n'existe pas pour nous. — Il serait aisé d'expliquer par ces conséquences de l'acte simple de penser les deux axiomes des mathématiques : Le tout est égal à la somme des parties, la partie moindre que le tout.

LIV. Nous sommes loin de percevoir toutes les qualités de chaque chose, et cependant nous nous formons une idée précise de leur ensemble.

Ensemble qui renferme sa substance, mais que l'idée de substance ne nous montre pas; qui suppose encore le premier principe de connaissance, mais que celui-ci ne nous donne pas non plus. Ce n'est que par l'action spontanée et irréfléchie

du troisième principe que nous parvenons à nous former une idée exacte des divers ensembles des qualités des choses, parce que nous obtenons par lui et les perceptions, la science de leurs qualités fondamentales : l'étendue divisible existant dans l'espace et le temps, et la non-étendue, l'indivisibilité, la personnalité en un mot, existant également dans l'espace et le temps[1]; autour, nous groupons forcément toutes les autres qualités perçues ou imaginées; chacune d'elles les éveille et les suppose.

Tant que nous ne saisirons pas tous les rapports entre les qualités perçues ou imaginées et les qualités fondamentales; tant que nous ne nous rendrons pas compte de leur raison d'être, nous concluerons nécessairement à l'existence de qualités inconnues; et, en réfléchissant l'unité des choses particulières et isolées, nous désignerons de préférence les qualités connues

[1] XII.

par le nom même de qualité, et les qualités inconnues par celui de substance.

LV. L'idée abstraite de substance n'est donc pas celle de ce qui *substat;* étrange définition! car nous n'en avons aucune idée; elle est celle qui résulte de ce que, portés par le premier principe de connaissance à sonder la nature et la valeur des qualités perçues, nous ne parvenons à nous rendre un compte parfait de leurs rapports entre elles et de leur ensemble. Elle présente d'une manière générale et simple le fait que nous avons conscience de notre ignorance. Lui accorder une autre valeur, c'est en faire un infini chimérique de même nature que l'être. Nous ne possédons la science parfaite d'aucune chose; toutes supposent l'idée de substance; elle se retrouve, comme telle, partout et toujours, et conduit donc gratuitement à un panthéisme métaphysique, ne sortant de l'inconnu de la substance que par une confusion avec l'idée de cause. L'une est cependant fort distincte de l'autre : en admettant, par

exemple, une chose qui soit par elle-même, elle est sans cause, mais elle n'est pas sans substance; autre chose est sa cause, autre chose sa causalité.

LVI. Dans sa valeur objective l'idée métaphysique devient la substance réelle : cette chose à laquelle appartiennent les qualités perçues.

La substance prise en chaque chose isolée, étendue, et dans les êtres personnels, est évidemment le rapport inconnu entre les qualités perçues et les qualités fondamentales.

Prise en général, la substance de tous les êtres personnels n'a aucun sens, quand elle ne signifie pas la substance de chacun d'eux en particulier; la substance de toutes les âmes est la substance de chacune d'elles; en concluant à une substance universelle de tous les êtres personnels, nous tombons dans le domaine des chimères ; car nous n'en avons aucune donnée directe.

Il n'en est pas de même des substances des choses isolées que nous percevons

étendues; leurs qualités extérieures nous conduisent à leur substance générale : la matière; mais comme nous possédons la science de quelques qualités générales de cette dernière, celles-ci supposent donc une nouvelle substance dans la matière même. En continuant cette analyse, nous découvrons des qualités nécessaires, primitives et fondamentales, appelées, dans l'état actuel de la science, propriétés générales et particulières des corps simples; et ces dernières, considérées isolément, supposent à leur tour une autre substance, qui n'est plus la première, ni la seconde. Ainsi nous refoulons sans cesse l'inconnu, la substance, à mesure que nous avançons vers la science de toutes ses qualités.

LVII. Nous ne percevons que des qualités, et ne pensons que leurs rapports; donc percevoir toutes les qualités d'une chose, en penser tous les rapports, serait la connaître véritablement : la science de sa substance équivaut à celle de ses qualités inconnues. Nous ne prétendons point par là

que la substance est égale à la somme de ses qualités; il y aurait contradiction dans les termes, la substance étant l'inconnu et les qualités le connu dans les choses; mais nous disons que, si nous connaissions toutes les qualités ou propriétés des choses et leurs rapports, leur substance serait également connue; elle n'existerait plus comme substance, mais comme science des qualités fondamentales et primitives. Le premier qui nomma les qualités nécessaires de la matière : propriétés et corps simples, fit entrevoir du coup la vérité de cette assertion, et la possibilité d'une science parfaite. En physique, toute la question de la substance se réduit aux propriétés des molécules; en chimie, à celles des équivalents; en physiologie, à celles des vésicules; et tous les rapports de ces éléments connus et inconnus sont dominés par les lois des mathématiques. C'est au progrès de ces sciences que se réduit en réalité tout l'absolu et toute la métaphysique de la substance du monde extérieur.

LVIII. Les qualités des choses se distinguent en nécessaires et contingentes, et forment les deux premières catégories de nos idées.

Les catégories sont la division fondamentale de nos idées considérées dans leur rapport avec la science des choses. Nous ne nous arrêterons pas à discuter les catégories d'Aristote, qui, à notre avis, sont complètement arbitraires, tirées des formes du langage; ni celles de Kant, qui, ne représentant que des idées abstraites, des lois de la pensée, n'embrassent pas le monde objectif, et ne sont donc que des tautologies.

Nous ne nous formons l'idée d'une chose que par certaines qualités; qualités que cette chose implique donc nécessairement; sans elles, elle ne saurait être pensée et ne pourrait exister pour nous.

Les qualités contingentes, au contraire, sont celles sans lesquelles nous croyons que la chose peut être pensée ou exister; en termes plus précis, ce sont celles qui

ne sont pas comprises dans la conception abstraite, dans l'idée générale des choses du même ordre. Catégorie qui a sa raison d'être en nous, dans notre manière de penser, non dans la réalité; du moment que les qualités sont, elles ne peuvent pas ne pas être, leur existence s'enchaîne dans toute la série des causes.

Tant que nous ne connaîtrons pas toutes choses, tant que nous aurons besoin de recourir aux idées générales et abstraites, en cherchant leurs éléments et lois, leurs qualités et leurs rapports fondamentaux et primitifs, nous les diviserons donc en contingentes et nécessaires; les unes dont nous jugeons pouvoir faire abstraction, les autres que nous pensons comme appartenant à l'essence des choses.

LIX. L'essence est l'ensemble formé par les qualités inconnues, la substance, et par les qualités nécessaires : c'est ce qui est, abstraction faite des qualités que nous regardons comme contingentes. Le nombre de ces dernières est nécessairement

en raison inverse des premières; plus nous nous rapprochons de la connaissance exacte de la somme des qualités des choses, moins notre science comprendra d'idées de qualités contingentes : il n'existe évidemment aucune qualité qui pourrait être ou n'être pas sans rien changer à cette somme. Ce qui distingue l'essence de la substance, c'est que la première renferme toujours un élément de science directe, excepté dans l'idée de l'Être absolu, où les deux sont identiques.

De la formation de ces premières catégories d'idées, et du principe de contradiction : rien ne peut être et n'être pas à la fois, dérivent toutes les lois qui sont la base de la logique formelle, le principe d'identité et ses diverses formes et conséquences : toute qualité nécessaire à une chose doit être pensée avec elle; toute qualité qui lui est contingente peut l'être; et toute qualité qui ne lui est ni nécessaire ni contingente ne doit pas être pensée avec elle.

LV. L'idée de cause.

Nous ne parviendrions jamais à produire l'idée de cause sans le principe de connaissance en vertu duquel nous pensons toutes les qualités perçues comme des effets. Mais si le principe est inné, le même chez tous les hommes, l'idée formée diffère quelquefois au point que celle des uns n'est plus que la négation de celle des autres; conséquence de la confusion des deux catégories d'idées qui dérivent du principe qui nous porte à découvrir la nature des causes.

La première de ces catégories comprend cette série d'effets que nous attribuons à une cause indépendante de toute autre influence, à la libre volonté : Je puis faire ou ne pas faire telle chose ; telle chose est parce que je l'ai voulu ; au delà je ne lui découvre aucune autre raison d'être. La conscience nous fournit la perception de cette faculté, que nous pouvons fort bien ne pas comprendre, mais dont nous ne pouvons nier ni le fait, prouvé par le genre humain, ni la perception, quoi-

qu'elle ne nous enseigne absolument rien sur sa nature et sur le lien qui l'unit à ses effets.

Que notre pensée s'élève à la conception d'une cause primordiale, toute puissante et absolument libre, ou qu'elle se borne à réfléchir l'action de notre propre volonté ne donnant à ses effets qu'une existence limitée par les lois auxquelles elle est sujette, l'idée de cause libre, pouvant produire ou non certains effets, existe, et ces effets forment toute une série de nos idées.

LXI. Mais lorsque notre volonté est déterminée par d'autres influences, d'autres causes, ses effets rentrent dans la seconde catégorie.

B étant, il doit avoir une raison d'être; A étant posé, il s'ensuit nécessairement B; B est donc un effet nécessaire, fatal de A, et A la cause non libre de B. La production de B est une qualité inhérente à la nature de A, ou B est une manifestation dans l'espace ou le temps de A; peu importe que B possède quelques qualités

qui ne proviennent point de A, mais de x ou y, ou que A possède d'autres qualités qui ne se manifestent pas en B; il suffit que A renferme en lui la condition d'existence de B, pour que sa production, en tout ou en partie, en soit nécessairement une qualité. Tel est le contenu de la seconde idée de causalité, que nous ne produisons que parvenus à la connaissance de choses dont l'existence entraîne celle d'autres choses également connues.

Ce rapport de causalité est désigné par le même nom que celui de la volonté et de ses effets. Toute confusion cependant entre l'identité du son, la valeur de l'idée abstraite et la portée des causes réelles conduit, soit au matérialisme absolu, soit au fatalisme des panthéismes idéalistes. Théories dans lesquelles l'idée abstraite et vide de cause absolue est absorbée dans l'inconnu de la substance; ce qui engendre les diverses contradictions des causes secondes et de la cause absolue. Quand l'idée de cause libre domine, au contraire,

dans cette confusion, tout devient contingent, et cependant la contingence dans les effets n'est que momentanée. Un effet pouvait ne pas être, comme tel il dépendait d'une cause libre, il n'est contingent que par rapport à elle ; du moment que l'effet a eu lieu, la contingence disparaît ; il ne peut plus ne pas être. Aussi, en bonne science, nous ne sommes autorisés à admettre une telle contingence dans les effets, que lorsque nous sommes capables de prouver qu'ils ont eu effectivement une cause libre.

LXII. Si notre science embrassait à la fois toutes les qualités des choses et tous leurs rapports, la dernière catégorie d'idées, celle d'effets de causes aveugles, se confondrait évidemment avec celle des qualités nécessaires : les effets nécessaires étant la manifestation dans l'espace et le temps de qualités nécessaires. Mais notre science incomplète, et son échafaudage par les perceptions et les idées de choses particulières, nous force de l'admettre, ainsi

que nous avons admis celle des qualités contingentes, comme provenant seulement de la nature de notre esprit et n'existant pas en réalité.

Si les effets nécessaires sont la manifestation dans l'espace et le temps de qualités nécessaires, le même effet suppose la même cause, il est de même nature, ne renferme rien de contraire, lui est proportionnel, et *vice versa;* sinon une même qualité pourrait se manifester dans l'espace et le temps d'une manière ou d'une autre, être et n'être pas à la fois telle qu'elle est. Toutes ces lois sont les mêmes, sous une autre forme, que celles qui dérivent de l'axiome d'identité.

Notre croyance dans la stabilité des phénomènes de la nature, de même que nos raisonnements par analogie, sont les conséquences de leur action instinctive dans la pensée. Toute chose a eu sa raison d'être; pour qu'elle change il faut qu'il y ait une nouvelle cause de ce changement; du moment que nous n'entrevoyons pas l'existence

de cette nouvelle cause, ou au moins celle de sa possibilité, nous ne pouvons admettre un changement.

Quant aux lois qui régissent la catégorie d'idées des effets de causes libres, elles constituent la morale, dont les éléments sont : la nature de la liberté, les désirs du vrai, du beau et du bien, le développement de nos sentiments.

LXIII. L'espace et le temps.

Connaissance innée, que les sens ne donnent point, quoiqu'ils l'éveillent; que le raisonnement ne produit pas, parce qu'il la suppose; et que nous ne réfléchissons que par ses rapports avec les autres données de la pensée [1].

Comme principe de connaissance, l'espace est l'étendue indéfinie en tous sens; il ne devient l'immensité infinie que quand nous en cherchons les bornes; au delà des espaces il y a toujours l'espace, partout il est; nous ne pouvons comprendre l'exis-

[1] XII.

tence d'une chose en dehors de lui. Comme tel, sa valeur est toute négative, nous n'avons aucune notion directe de son infini propre. Comme tel encore nous le pensons indivisible, quoiqu'on se soit beaucoup disputé sur la nature de ses parties. Il aurait fallu en connaître les limites, toute division en suppose. C'est une expression incompréhensible que celle de parties de l'espace ou de l'infini, à moins qu'elle ne signifie des lieux dans l'espace. L'idée abstraite d'étendue n'est pas du même ordre que la connaissance innée, qu'elle suppose, mais qu'elle n'est pas : et si nous concevons les grandeurs abstraites, qui n'existent pas en dehors de notre esprit, comme réciproquement impénétrables, c'est précisément parce que l'espace même, dans lequel nous les imaginons, n'a point de limites et point de parties pour nous. Il ne peut être ni plus, ni moins, ni ici, ni là; il est non-seulement indivisible, mais immobile.

LXIV. Le temps, dans ses rapports avec

nos autres connaissances, prend entièrement les mêmes caractères. Comme donnée primitive, c'est la durée indéfinie, devenant nécessairement l'éternité, parce que nous ne concevons pas l'existence d'une chose en dehors du temps; il n'a, pour cette raison, qu'une valeur toute négative; sans fin pour nous, éternel, il est indivisible, sans parties. Il en est des moments, des époques, durées abstraites, comme des grandeurs abstraites; on a fait à leur sujet la même confusion : l'étendue et la durée limitées sont des qualités de choses que nous percevons dans l'espace et le temps, et dont nous nous formons les idées en faisant abstraction de toutes les autres qualités.

Éternel et indivisible, le temps est immobile, et les durées abstraites se conçoivent réciproquement impénétrables.

LXV. Ces déductions n'augmentent cependant en rien la science que nous en possédons: l'espace et le temps restent toujours les mêmes pour nous : étendue et durée indé-

finies, et ce n'est que parce qu'ils restent toujours tels qu'ils deviennent, par la réflexion, infinis, éternels, indivisibles, immobiles. Le sont-ils en réalité? Ont-ils des limites? Existe-t-il en dehors de l'espace et du temps d'autres mondes? Questions qu'il est aisé de soulever ; mais comment les résoudre par une science directe? Ces mondes, s'ils existent, n'existent point pour nous; nous ne pourrions les concevoir sans durée et n'occupant point de lieu dans l'espace.

Une question plus sérieuse est celle de la réalité objective de l'espace et du temps : sont-ils une loi de la pensée d'après laquelle nous réfléchissons toutes les choses que nous percevons et pensons; ou existent-ils réellement en dehors de nous? Nous n'en pouvons évidemment donner la solution aussi longtemps que nous nous bornons à l'analyse des choses dont nous avons des données directes, et que cette loi embrasse[1]. Toujours est-il que l'espace et le

[1] Dieu, XXXIV.

temps sont à la fois les principes et les limites de nos connaissances. Ils sont sans cause, parce qu'ils deviennent infinis et éternels du moment que nous les réfléchissons ; ils sont sans substance, parce qu'ils sont identiques avec leur unique qualité, et ne renferment point de qualités et de rapports que nous puissions regarder comme inconnus ; ils sont encore sans causalité, stériles, parce qu'ils sont toujours les mêmes, et qu'identiques avec leurs qualités, ils ne peuvent renfermer la raison d'être d'autres qualités ; enfin, par ces diverses raisons, leur existence pure, abstraction faite de celle de toute autre chose, équivaut au néant.

LXVI. Comme tels, l'espace et le temps n'engendrent pas de nouvelles idées et ne forment point de catégorie, mais, connaissance primitive, innée, absolue : nous ne pensons rien, sans le penser dans un rapport quelconque, positif ou négatif, avec l'espace et le temps ; ils donnent lieu aux deux dernières catégories de nos idées.

Toutes celles qui renferment dans les per-

ceptions qui leur donnent naissance l'action positive du principe de connaissance de l'espace et du temps se rapportent à l'étendue divisible ou limitée; qualité fondamentale du monde extérieur, qui embrasse toutes les autres : lumière, pesanteur, tangibilité, grandeur, électricité, magnétisme. Tous les effets et qualités, connus et inconnus, toutes les idées particulières, collectives, générales et abstraites du monde extérieur supposent l'étendue divisible, c'est la base de sa substance, et toutes les propriétés de cette dernière sont nécessairement en accord et en rapport avec elle.

LXVII. Les lois et idées abstraites qui se développent dans la pensée par la réflexion des idées de cette catégorie forment les sciences mathématiques.

Par les perceptions de choses isolées et collectives, nous produisons les idées de quantités et de grandeurs concrètes. Par l'abstraction des qualités constituant les choses concrètes, les idées de quantités et de grandeurs abstraites, qui, comme toutes les

idées de cet ordre n'ont qu'une réalité tout idéale.

Les quantités et grandeurs abstraites, produits de la pensée, supposent ses lois. En recherchant la loi générale dans la formation des premières, nous produisons l'idée de nombre absolu, dont chaque membre est l'unité représentée par l'acte pur et simple de la perception, abstraction faite des choses isolées, perçues. De même les grandeurs abstraites, réfléchies dans leur rapport avec la loi de connaissance de l'espace, engendrent les idées de ligne, de surface et de volume indéfini.

LXVIII. Les données des mathématiques sont donc l'espace et le nombre absolu, les quantités et grandeurs abstraites, leurs rapports, ainsi que ceux avec les grandeurs et quantités concrètes.

Leur valeur, comme science, dépend évidemment de la connaissance de toutes ces données, et leur développement n'a lieu que comme celui de toute science, par un recours méthodique à l'expérience et à

l'abstraction. Toute confusion entre les signes représentatifs des rapports, entre leur valeur propre et celle des données fondamentales, ainsi que notre ignorance à leur sujet, entraînent à des solutions incompréhensibles ou absurdes, que l'expérience peut autoriser ou redresser, sans que la pensée puisse les comprendre ou les expliquer [1].

[1] Nous en citerons un exemple : Dans ses rapports avec le nombre absolu, la quantité abstraite peut être considérée comme représentant une unité du nombre absolu, ou comme la somme de toutes les unités; dans le premier cas, elle engendre l'infiniment grand, dans le second, l'infiniment petit, sans que ce rapport puisse cependant détruire sa double donnée, le nombre absolu et la quantité abstraite, parce qu'il en dépend. La contradiction apparente du calcul intégral ne provient que de ce que nous confondons ces deux productions de la pensée : les quantités abstraites et le nombre absolu; les unes sont simplement des idées abstraites, l'autre l'expression d'une loi. Il en est de même des grandeurs abstraites : quelque petits ou grands que nous concevions une ligne, un triangle, un cercle, la conception ne saurait détruire la loi et l'acte en vertu desquels nous les produisons; c'est ainsi que la

Quant aux résultats admirables que les mathématiques nous donnent par leur application aux phénomènes et qualités de la matière, ils nous forcent de conclure à une harmonie préétablie fort différente de celle de Leibnitz, entre les lois qui dérivent de la nature de la pensée et celles qui régissent les manifestations et les rapports des qualités de la matière [1].

grandeur la plus petite possible est toujours divisible pour la pensée, la loi; mais en vertu de la donnée, une telle grandeur ne peut être divisée infiniment : l'idée de grandeur, la donnée serait détruite.

Aussi longtemps que nous ne connaîtrons pas la nature de l'unité concrète, nous nous arrêterons forcément à l'affirmation de ce rapport.

[1] La langue mathématique de Spinoza, et la langue universelle de Leibnitz, ne furent pas si chimériques qu'on le suppose ordinairement. Ces langues sont possibles, mais à la condition que nous connaissions toutes les lois de la pensée et toutes les qualités primitives et fondamentales des choses. Ce serait un travail curieux et facile à faire, que de montrer les rapports entre les formules mathématiques et les formules métaphysiques, depuis le premier axiome :

LXIX. L'affirmation de l'existence dans l'espace et le temps de l'étendue divisible, implique celle de notre propre être; mais, si la première renferme en elle le principe de connaissance de l'espace et du temps, la perception de notre propre existence le suppose mais ne le renferme pas; il n'y a point de durée, il n'y a point d'étendue en elle; notre moi est indivisible et identique; qualité formant la base de la dernière catégorie de nos idées. Je suis toujours moi; je suis ni plus ni moins moi, et mon moi n'a point de parties; je nais, je vis, je meurs le même; et mon être ayant nécessairement pour fondement des qualités, rien n'étant sans manière d'être, ces qualités sont identiques; quoique par la nature des perceptions et la loi fondamentale de l'action de penser, je ne puisse parvenir à leur connaissance que par des perceptions isolées. Ainsi, je suis, je pense,

je pense, ou rien ne peut être et n'être pas à la fois, jusqu'aux problèmes les plus compliqués du monde subjectif et objectif.

j'aime, je veux; et si je puis me former des idées fausses sur la nature et l'origine de ces manifestations de mon être; si je puis les confondre avec mon corps et ses facultés animales, toutes mes erreurs n'empêcheront point que je ne sois, que je ne sois simplement. Je pense, donc je suis, c'est trop dire, je suis suffit; et mon existence ne saurait être perçue ou pensée sans un certain nombre de qualités : rien n'est sans manière d'être; nier ce fait, c'est nier tout.

LXX. Toutes les qualités qui impliquent dans leur perception l'étendue divisible, appartiennent à une même chose, elles ont une même qualité fondamentale; toutes celles, au contraire, qui supposent dans leur perception le moi, non étendu, indivisible, identique, ne peuvent appartenir qu'à elles-mêmes, étant identiques; sans cela une même qualité pourrait être étendue et non étendue à la fois. De plus, je conclus à l'existence d'autres êtres semblables à moi-même, parce que je perçois en dehors de moi, dans l'espace et le temps, des effets

qui supposent nécessairement pour causes les mêmes qualités que celles formant mon être identique.

Ainsi, les idées de cette dernière catégorie, qui se rapportent toutes à la nature du moi, nous ramènent, dans le cercle éternel de la science, à l'affirmation même de la méthode, à l'exposé des facultés, principes, lois de la pensée.

LXXI. Cependant, le reproche qu'on peut adresser à toute méthode : d'être la science de la pensée appliquée à la science même de la pensée, ne serait fondé, que si notre science de la pensée était identique avec sa nature. Toute méthode est un résultat de nos connaissances employé à les accroître, se rectifiant et se développant par son emploi même. Elle ne présente donc pas un cercle vicieux, mais deux cercles concentriques, dont le plus grand embrasse à la fois la nature du monde et celle de la pensée, en un mot, toutes les connaissances possibles ; l'autre, la pensée telle que nous la ju-

geons être et la science que nous possédons. Plus nous élargissons la circonférence du dernier, plus nous nous rapprochons de l'étendue du premier. Aller au delà, c'est faire un dogmatisme inutile à la science, sans en avoir acquis ni les moyens, ni le droit; le nier, c'est se jeter dans un scepticisme sans rivage. J'affirme ce que je sais, je ne doute que de ce que je sais ignorer; que mon savoir soit un grain de sable à côté de mondes inconnus, ce grain de sable est de la terre ferme, un port, un refuge; la découverte du moindre îlot est un nouveau point de départ pour les autres; le genre humain fut créé pour parvenir à la science de toutes choses:

LXXII. 1° Ce que nous ne pouvons percevoir ou penser n'est pas.

2° Toute chose perçue ou pensée est un produit de nos facultés, soumis aux lois qui les régissent.

Il ne peut y avoir d'idée au-dessus des forces, ou contraire aux facultés qui l'ont produite.

3° Nos facultés sont de deux espèces : les unes, productrices de nos idées, sont l'expérience et l'abstraction ; les autres, causes de notre intelligence de la nature des choses, sont les trois principes de connaissance.

4° Nos idées, considérées du point de vue des premières, se divisent en particulières, collectives, générales et abstraites; et leurs rapports forment, suivant le mode de production, des connaissances certaines, des hypothèses, des croyances ou des erreurs.

5° Les connaissances certaines portent le caractère de vérités absolues quand elles sont l'expression exacte des lois de la pensée confirmées par les données empiriques; elles portent le caractère de vérités nécessaires quand elles sont établies par une expérience parfaite.

6° Les croyances reposent sur les idées abstraites pures, produits de la pensée réfléchissant ses propres lois, et sur une expérience imparfaite, assez forte cependant

pour nous empêcher de voir ses parties défectueuses.

Les hypothèses supposent une expérience insuffisante, ou des lois de la pensée, ou des données empiriques, dans la formation et dans la preuve de l'idée.

Les erreurs, enfin, sont contraires et à notre science certaine des lois de la pensée, ou aux données empiriques.

7° L'opposition entre les unes et les autres, le besoin inné de connaissance et de certitude, causent le progrès continu des connaissances certaines par la modification ou le rejet des hypothèses, croyances et erreurs, et par la formation de nouvelles idées particulières, collectives, générales et abstraites, dont la valeur augmente en proportion des connaissances nouvellement acquises.

8° La liberté et les efforts individuels, selon qu'ils se conforment aux lois de la pensée générale, ou qu'ils sont aveuglés par de fausses prétentions à la vérité, hâtent ou ralentissent la marche ascendante de la science.

9° La vérité absolue est la connaissance de toutes choses.

Chaque vérité particulière est l'accord entre les connaissances acquises et l'action instinctive des facultés de la pensée.

10° Toute idée produite est vraie, conforme aux lois de la pensée. Elle ne devient gratuite, fausse, incompréhensible ou contradictoire que lorsqu'on lui accorde une valeur qu'elle n'a pas; ce qui provient d'un mauvais emploi de notre faculté de connaissance et d'une science imparfaite de notre faculté d'intelligence.

Il n'y a point de négations, point d'idées contradictoires, dans une science parfaite.

11° Chacune de nos perceptions renferme implicitement l'affirmation que son objet est la qualité de quelque chose, qu'il est l'effet de quelque chose, qu'il est en rapport avec l'espace et le temps.

12° Rien n'est sans manière d'être; l'être simple n'est rien; l'être est égal à la somme de ses manières d'être; le tout égal

à la somme de ses parties ; la chose égale à la somme de ses qualités.

13° Les manières d'être des choses constituent leurs qualités.

L'ensemble d'une chose renferme ses manières d'être connues et ses manières d'être inconnues, ses qualités et sa substance.

14° Nous ne percevons que des qualités, nous ne pensons que leurs rapports.

Le rapport n'est rien en lui-même, c'est l'existence des qualités dans l'espace et le temps.

15° La connaissance de toutes les manières d'être primitives et fondamentales des choses serait la science de leur substance. Cette science est possible ; elle seule est absolue.

16° Les manières d'être perçues sont des effets ; comme telles, des conséquences nécessaires ou des produits d'actes libres. Dans le premier cas, la cause se réduit à l'existence dans l'espace et le temps des qualités primitives et fondamentales; dans le second, au libre arbitre.

17° Rien n'est sans être dans un rapport quelconque, positif ou négatif, avec l'espace et le temps.

L'existence pure de ces derniers équivaut au néant : ils sont sans substance et sans causalité.

18°. Les objets des idées, dans leurs rapports avec nos facultés, sont des qualités nécessaires ou contingentes, des effets de causes libres ou de causes aveugles, et ils appartiennent à la chose divisible ou à des êtres personnels. Ces six catégories se posent d'elles-mêmes, s'expliquent, mais ne se prouvent pas dans l'état actuel de la science.

19° Les qualités nécessaires et les effets de causes aveugles sont identiques dans l'espace et le temps.

Les qualités ne sont contingentes qu'en tant qu'elles dérivent de causes libres.

20° La science parfaite du monde extérieur serait celle de toutes ses qualités nécessaires, primitives et fondamentales, et de leurs conséquences ou manifestations égale-

ment nécessaires dans l'espace et le temps. Celle des êtres personnels serait la connaissance de toutes les lois qui dérivent du simple acte de percevoir et penser, des qualités qu'il renferme et de leur identité dans tous les actes passés et possibles du genre humain.

21° Enfin, les six catégories qui dérivent de l'action de percevoir et de penser et des trois principes de connaissance sont, à leur tour, soumises à ces mêmes éléments de la pensée, et engendrent une septième catégorie, non d'idées certaines supposant la perception directe, mais le besoin intellectuel de l'être absolu de quelque chose.

DIEU.

I. La pensée, dans sa recherche du vrai, du beau et du bien, c'est la raison; mais dans sa science de choses dont elle ne peut se rendre un compte parfait, c'est la foi, fille de la raison même, aveu instinctif de sa faiblesse et de son besoin d'appui. Placés entre deux extrêmes, une science minime et des principes évidents que nous ne pouvons expliquer, nous avons besoin de toutes deux; la première sans la seconde nécessiterait l'omniscience, et une foi aveugle,

sans motif dans la nature de la pensée, est impossible; là où l'une prétend repousser absolument l'autre il y a désordre et erreur. Ce ne sont pas elles qui ont produit les passions et colères que nos opinions excitent, ce sont nos intérêts individuels, politiques ou sociaux, et surtout notre malheureuse prétention à une vérité exclusive et absolue ; prétention d'autant plus révoltante que toutes nos opinions ont leur source dans notre commune nature.

II. A nous tous une certitude parfaite, résultant de l'action pleine et entière de nos facultés, est refusée. La perception de Dieu n'est point de ce monde : nul ne l'a vu, dit St-Jean. Et pour nous tous encore, la meilleure preuve, pour ou contre son existence, serait évidemment celle tirée d'une science parfaite de la nature du monde et de nous-mêmes ; cette science également ne nous est point donnée.

Mais si toutes les qualités constituant la matière, si toutes celles formant notre être propre nous sont encore inconnues ; si

par suite, nous ne pouvons toucher, pour ainsi dire, leur essence et leur raison d'être, du moins, l'état, quel qu'il soit, de nos connaissances nous conduit toujours vers une solution qui leur est relative, et qu'il est en notre pouvoir, qu'il est de notre devoir de chercher, en nous appuyant fermement sur toutes les données que nous jugeons certaines. En philosophie comme en physique, plus de rayons lumineux convergent vers un point, plus ils l'éclairent. Toutes les méthodes exclusives, toutes les preuves isolées de l'existence divine ne prouvent rien ou conduisent à des abîmes.

Des diverses preuves de l'existence de Dieu.

III. Certes, le point de départ de Platon est sublime! poussé par un attrait sans bornes vers le vrai, le beau et le bien, il s'y abandonne hardiment; et s'élevant sur les ailes de l'âme, comme il le dit si poétiquement, il conclut à l'existence de l'objet de ses ardentes recherches. Malheureusement cet

élan vers les vérités éternelles, vers l'infinie perfection, est loin d'être une preuve; l'âme de l'athée, celle du sauvage aussi bien que celle de Platon, le ressentent; le désir du vrai, du beau et du bien est inné, mais il reste vide sans l'action de la pensée; je ne puis aimer ce que je ne pense point. L'objet du désir n'est que l'apparence du beau, l'objet de la volonté c'est le beau même, dit Aristote. Si, avec toute ma libre volonté, ma pensée ne parvient à me faire reconnaître l'existence de Dieu, je ne l'aimerai point, et cependant mon âme d'athée renferme en elle le sens divin pris dans sa véritable acception. Prétendre que le désir du vrai, du beau, et du bien, que je sens ne jamais parvenir à satisfaire, prouve l'Être souverainement parfait, c'est dire: Je désire une chose, donc elle est. Ajouter que cette aspiration vers l'infinie perfection ne peut provenir que de l'infini même, c'est répondre par ce qu'il s'agit de démontrer. Le besoin que nous avons de croire à une justice éternelle, en maudis-

sant le mal; à la vérité absolue, en voyant l'erreur; à une souveraine perfection, en sentant notre faiblesse, peut nous autoriser à former nos croyances mais n'en prouvent point la justesse.

IV. Nous sommes cependant loin de prétendre que cet admirable instinct de l'âme, le démon de Socrate, la troisième région de l'âme de Platon, le sens divin de Bossuet, la pensée sourde de Leibnitz, ne puisse servir en rien à prouver l'existence de Dieu. Mais nous déclarons que, comme preuve directe et en quelque sorte empirique, elle est complètement insuffisante, et entraîne tous ceux qui lui accordent une fausse importance à tous les abus du mysticisme. Ne leur offrant aucun autre point d'appui, elle les porte à confondre la donnée du sentiment avec son objet, l'image avec la réalité, à croire qu'ils sentent en eux-mêmes Dieu qui les inspire et les illumine.

Combien plus vraie est la morale chrétienne que les spéculations des saints mystiques! Elle suppose Dieu, et nous ensei-

gne à mortifier notre chair, à mépriser les plaisirs du monde, afin de nous élever jusqu'à lui ; elle fait de ces préceptes une condition de notre foi ; mais que je trouve la chair une admirable chose, et les plaisirs du monde pleins de saveur, elle m'abandonne et ne prétend me rien prouver.

V. La preuve cosmologique est de même nature que la preuve morale. Si l'une conduit forcément à coire sentir Dieu en soi, l'autre tend à le faire voir dans l'organisation de l'univers; elle conclut de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie générale du cosmos à une intelligence toute puissante et ordonnatrice. Mais l'harmonie est sortie fatalement du chaos, la tendance à l'équilibre est une loi de l'univers; là où il n'existe pas il s'établit par la lutte, le triomphe, l'inertie ou la mort; c'est une vérité, acquise aux sciences physiques et biologiques, qui ne se réfute plus. Les sciences de la matière sont athées! rien de plus vrai, considérées exclusivement. Tout est fatal, nécessaire, mathématique dans le monde physique, or-

ganique et animal, depuis les mouvements sidéraux jusqu'aux merveilles contenues dans une goutte d'eau. En détruisant l'aveugle fatalité dans la succession des phénomènes, on annihile leurs principes et leurs lois immuables, toute notre certitude de leur stabilité.

D'un autre côté, les rapports et qualités inconnues du monde ne nous autorisent pas plus à admettre qu'à nier l'action d'une intelligence souveraine ; on ne fonde rien sur l'inconnu. En aucun cas ils ne nous conduisent à une cause générale et créatrice, sans sortir du domaine de la preuve même, sans tomber dans celui des hypothèses ou de la métaphysique. Aussi la preuve purement cosmologique finit-elle par faire confondre Dieu et la nature, par le faire regarder comme la substance aveugle et intelligente à la fois de tous les phénomènes ; théorie qui ne se sauve de l'athéisme que par une analyse, et une affirmation gratuite faisant Dieu synonyme de l'idée de substance ou de qualités inconnues.

VI. Si les preuves empiriques isolées ne nous donnent en rien la certitude de l'existence divine, il en est de même des preuves purement abstraites ou métaphysiques.

Nous analyserons d'abord celles de Descartes, qui résuma avec une clarté, nous dirions presque éblouissante, les preuves de saint Thomas et de saint Anselme. Ecoutez ces premières lignes de sa belle méditation sur Dieu : « Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de la pensée toutes les images de choses corporelles, ou du moins parce qu'à peine cela se peut-il faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses; » et s'isolant ainsi lui-même dans sa pensée, il voit son être si chétif, si peu de chose, né d'hier et dont il ne saurait douter, renfermer l'idée de l'être infini, éternel, absolu en tous sens. Conception grandiose, qui pèche par sa trop grande simplicité même. D'un côté, elle conduit à un idéalisme

pur : ayant rejeté la vérité des idées du monde objectif, comment sortir du moi pensant? et d'un autre, comment ne pas aboutir à la vision en Dieu de Malebranche, comment ne pas se perdre dans le quiétisme de Fénélon, une fois admis que l'Etre absolu seul est l'être véritable? Mais, qui plus est, cette preuve ne nous donne pas même le droit d'admettre l'existence de Dieu comme réelle : parce que nous sommes forcés d'admettre l'être absolu, l'être qui ne peut pas n'être pas. En reconnaissant l'existence d'une chose, dit Kant, il n'est ni prouvé que cet être puisse exister comme un être particulier, ni qu'il existe en réalité; répondre qu'il ne peut pas n'être pas, c'est répondre par la question.

VII. Aussi Descartes revient bientôt sur ses pas, et accorde une véritable portée objective à ses idées. « Si elles sont prises en tant seulement que ce sont de certaines façons de penser, je ne reconnais entre elles aucune différence ou inégalité, et toutes semblent procéder de moi d'une même fa-

çon; mais en les considérant comme des images dont les unes représentent une chose et les autres une autre, il est évident qu'elles sont fort différentes les unes des autres, car, en effet, celles qui me représentent des substances sont sans doute quelque chose de plus et contiennent en soi, pour ainsi parler, plus de réalité objective, c'est-à-dire, participent à plus de degrés d'être ou de perfection que celles qui ne représentent que des modes ou accidents. De plus, celle par laquelle je conçois un Dieu souverain, éternel, infini, immuable, tout connaissant, tout puissant et créateur universel de toutes les choses qui sont hors de lui, celle-là, dis-je, a certainement en soi plus de réalité objective que celles par qui les substances finies sont représentées. » Ainsi il y aurait des choses participant à plus ou moins de degrés d'être; ce que nous avouons ne pas comprendre et ne pas admettre : les choses sont ou elles ne sont pas, et dans le premier cas, elles existent en réalité ou en fiction, mais en aucun cas elles n'existent

plus ou moins. Étrange affirmation, l'existence d'une chose est en proportion de ses perfections; confusion entre l'être réel, l'être attribut de la pensée et l'être abstrait. Il s'agit de prouver que l'infini réel, véritable, existe en dehors de nous par l'infini idéal, abstrait, existant en nous; mais l'idée même, l'idée seule est-elle plus ou moins parfaite, suivant qu'elle se rapporte ou non à un objet? Que j'attribue l'existence à Dieu dans l'idée que j'en ai, alors je ne fais évidemment qu'une tautologie en voulant le prouver; que je le suppose comme possible, en ce cas je ne puis le prouver par la seule idée.

VIII. A moins d'ajouter encore avec Descartes : « Je n'aurais pas l'idée d'une substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle n'avait été mise en moi par quelque substance véritablement infinie. » Mais l'idée de l'infini ne renferme absolument rien de positif, elle n'est pas le résultat de perceptions directes de l'infini, et reste encore limitée comme idée, en harmonie avec notre

nature bornée. Nous pouvons conclure à l'infini, mais toujours dans le sens de l'indéfini, car nous n'en avons pas la moindre idée claire et précise, nous ne pouvons le comprendre. Pour nous, toute idée à laquelle nous ne parvenons à assigner de limites devient nécessairement infinie : l'étendue, la durée, le nombre, la ligne. C'est en vertu de la même loi de la pensée que nous produisons, en réfléchissant toutes les idées abstraites pures, une certaine idée de l'infini absolu, fort imparfaite, essentiellement négative, et qui ne prouve évidemment rien au sujet de sa réalité objective. En somme, comment Descartes prouve-t-il que cette idée a été mise en lui? par son idée! Tautologie éternelle de la preuve ontologique.

IX. La seconde preuve métaphysique est tirée de l'idée de contingence des choses et cherche la réalité de l'Être absolu dans sa nécessité et non plus dans l'idée.

Qu'est-ce que le contingent? Toutes les choses qui sont, sont; leur caractère de

contingence dépend entièrement de notre manière de les concevoir, et si en métaphysique nous pouvons admettre que les choses appelées contingentes puissent ne pas être, ce droit ne nous vient que de notre faculté d'abstraire. En admettant qu'une chose puisse ne pas être, je rejette toutes ses raisons d'être s'enchaînant jusqu'à l'infini. — Donc celui-ci existe, direz-vous, parce que l'infini, l'absolu, c'est l'être même dont je ne puis faire abstraction. — Non. Donc l'infini peut ne pas exister, puisque vous avez admis que la chose pouvait ne pas être; or en admettant la non-existence d'une chose vous avez détruit toute la série de ses causes. Ainsi la distinction entre la contingence des choses et l'absolu ne prouve rien; ou je n'ai aucun droit d'admettre la contingence, et alors tout devient absolu, panthéisme; ou j'admets la contingence, et en ce cas je ne puis conclure à l'absolu.

Mais une chose étant, répéterez-vous avec Leibnitz, la série infinie de ses causes existe, et une série infinie est impossible;

il faut qu'elle s'arrête pour que la cause puisse véritablement être.—D'accord; mais, en ce cas, vous ne prouvez plus l'existence de l'absolu par la contingence des choses, mais par votre idée même de la cause absolue, et vous revenez à la tautologie précédente.

X. Dans les derniers temps quelques théologiens crurent présenter une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, en insistant sur son analogie avec l'infini des mathématiques, qui se prête admirablement au calcul et donne des résultats certains; nous sommes convaincu qu'il en est entièrement de même de l'infini divin appliqué à l'étude de la nature et de l'origine des choses; mais cela n'ôte ni à l'un, ni à l'autre son caractère subjectif et hypothétique. Jamais mathématicien ne prétendra que la ligne, le nombre, la grandeur indéfinie, telle qu'il la conçoit, existe en réalité en dehors de son esprit; de même aucun de ces théologiens n'a le droit de conclure à la réalité de l'infini divin en dehors de sa pensée. Ils ne se trou-

vent donc guère plus avancés que ces docteurs du moyen âge soutenant que Dieu implique son existence, comme l'idée d'un triangle l'égalité de ses trois angles à deux droits, et qui auraient évidemment eu plus raison de dire : l'idée de Dieu implique tous ses attributs, comme l'idée d'un triangle tous les siens; — mais alors ils n'échappaient plus à la tâche de prouver que tous les attributs que l'idée de Dieu implique, voire son existence, existent réellement.

XI. Reste une dernière preuve que la plupart des critiques dédaignent même de toucher; la plus simple cependant, et la plus convaincante de toutes, parce qu'elle est à la fois empirique et abstraite, et peut servir de point d'appui et de preuve définitive à toutes les autres : Dieu existe parce qu'il s'est révélé à nos pères; ses paroles et ses actes recueillis dans un livre sacré, des prophéties, des miracles nombreux et leur tradition conservée par une église infaillible, en font témoignage. Mais que je dé-

couvre un seul cas où l'église me semble avoir failli ; que ces miracles et prophéties me paraissent ne sortir pas du domaine des forces naturelles, ou être communs à toutes les religions, que je trouve enfin un seul des actes du Seigneur indigne de sa grandeur et de sa toute-puissance, ma foi est ébranlée, et cette dernière preuve encore se réduit à rien ; elle ne répond plus aux besoins de mon intelligence et ne contente pas ma raison.

XII. Cependant si toutes ces preuves sont impuissantes à nous donner la certitude de l'existence de Dieu, elles sont également incapables de nous démontrer qu'il n'existe pas, et ne nous laissent que la conviction de leur faiblesse. Que l'athée le renie parce qu'il n'en a pas la perception directe et qu'il rejette l'emploi consciencieux de toutes ses autres facultés et données, comme un enfant refuse la part qui lui revient parce que le tout ne lui est pas offert. Ou bien qu'il se rapproche du sceptique en déclarant ne pouvoir concilier l'infinie bonté

avec le mal, la toute-puissance avec la douleur; que ce dernier ajoute, par la parole profonde quoique obscure de Kant, que le subjectif et l'objectif, l'absolu et le concret, l'infini et le fini sont inconciliables pour la pensée; ils ne nous persuadent à leur tour que de leur impuissance. L'idée de l'absolu, le besoin d'une justice suprême, le désir d'une perfection infinie n'en existent pas moins, en même temps que la certitude de notre existence et de celle du monde extérieur.

XIII. Kant rendit un service immense à la philosophie en montrant par son propre exemple qu'elle finirait par conclure au néant de la science en continuant dans la même voie. La vérité formelle et la vérité réelle restèrent pour lui sans unité et sans lien. Il n'entrevit pas que, quelque soient les résultats de nos réflexions, la vérité doit être une et non pas double, comme telle, la récompense de longs, sérieux, souvent pénibles efforts, et non de faciles spéculations. Il n'entrevit pas que les idées abs-

traites pures et les idées empiriques ont un lien commun dans les lois de la pensée; que la preuve abstraite et la preuve empirique intimement unies forment la seule preuve véritable. Il n'entrevit pas encore que, de même qu'une facile expérience confirme les vérités mathématiques, une science parfaite du monde en prouverait le Créateur avec une égale évidence. Il n'entrevit pas enfin que le travail total, l'expérience et l'abstraction, soutenus par les lois de la pensée dans leur action à travers la vie du genre humain, parviendraient à la connaissance des choses finies et bornées, et que cette science, quelque lointaine qu'elle soit, du moment qu'elle serait complète, s'élèverait à la hauteur de l'absolu, à la hauteur de ce qui est et ne peut pas ne pas être tel qu'il est.

Preuve de l'existence de Dieu selon l'esprit de la philosophie historique.

XIV. La tradition, les rapports sociaux, le développement de notre science

et de nos sentiments déterminent la nature et le choix de nos croyances, nous portent même à les sanctifier par le martyre. Mais si tous ces mobiles, quelque beaux et puissants qu'ils soient, n'ont aucune force probante ; du moins devons-nous reconnaître qu'au fond de toutes les religions et théories philosophiques brille toujours, malgré le voile dont les dogmes et doctrines le couvrent, le besoin, la simple tendance de conclure à l'être absolu, infini, éternel, à une unité fondamentale quelconque. Besoin incontestable, reconnu par ceux-mêmes qui nous refusent le pouvoir de démontrer l'existence de l'absolu.

C'est une conséquence nécessaire de la nature de la pensée, de ses principes de connaissance : Rien n'est sans manière et sans raison d'être, et, cherchant à nous rendre compte de l'existence des choses, nous les réfléchissons dans leurs rapports avec l'espace et le temps. Ceux-ci vides et stériles, sans substance et sans force pro-

ductrice, équivalant au néant, ne peuvent donc être conçus sans quelque chose qui les remplisse et les mesure. Donnée évidente, mais dont nous sortons du moment que nous définissons ce quelque chose dans sa nature propre, sans nous arrêter à la considération que ce n'est toujours qu'un effet de notre pensée, et que pour faire ce nouveau pas il nous faudrait une nouvelle donnée.

XV. Devant cette simple analyse tombent toutes nos spéculations abstraites au sujet de la manière d'être de ce quelque chose. Est-ce un être particulier, ou bien l'ensemble des choses? est-ce seulement leur substance? est-ce l'un et l'autre, ou n'est-ce, en définitive, qu'un produit de notre imagination? Toute donnée directe nous manque pour arriver du coup à une solution quelconque; revenons donc franchement à l'expérience, et posons la solution selon l'esprit de la méthode générale.

XVI. Ce qu'il y a sûrement dans l'espace et le temps, c'est nous-mêmes et le monde : la matière, le genre humain, de

nombreux êtres animés et organiques.

Dans son rapport avec l'espace et le temps, le genre humain, comme espèce, n'a pas habité de tout temps le globe. L'état physique et chimique qui précéda les derniers cataclysmes s'opposait à son existence[1].

Il n'est pas le produit de races qui vécurent antérieurement à son apparition parce que les espèces, du moins les espèces supérieures, sont immobiles. Quelque soient les irrégularités de la génération, elles s'arrêtent à des limites dont les lois sont précises, quoique leur cause soit encore inconnue.

Tous les êtres animés sont le développement d'un type fondamental qui se montre vaguement dans la formation des fœtus, et se modifie sous l'influence du milieu, des climats et du sol.

Le type, engendré par d'autres êtres vi-

[1] Cette question et les suivantes seront traitées spécialement dans les Essais sur la Genèse et l'Homme.

vants, effet fatal d'un acte instinctif, se trouve en accord avec la nature même des êtres générateurs : l'effet étant proportionel et de même nature que la cause aveugle, le type est donc soumis aux irrégularités, aux modifications, aux lois auxquelles l'espèce est sujette.

Quelque mal que la science définisse encore les divers types, ils existent, quand même ce ne seraient que de simples vésicules organiques. Ils sont, de toute nécessité, en accord avec les qualités et lois générales du globe, et avec celles des êtres générateurs. La première vésicule formée c'est le type; l'accord établi, c'est la vie, résultante de l'action harmonique des éléments organiques sous l'influence du monde extérieur.

XVII. Mais les vésicules premières et la vie dans leur origine et leur principe? Deux solutions sont en présence :

La première fondée sur l'apparition dans de nombreuses décompositions chimiques et organiques d'êtres vivants qu'on ne voit

précédés d'aucune autre génération. Phénomène qui fait conclure que ces êtres sont un effet de la matière inanimée, en même temps qu'il conduit à la supposition que les diverses espèces ne sont que des modifications d'un type primitif, par des décompositions et circonstances différentes en nature et en puissance, qui cessèrent avec la dernière révolution du globe.

La seconde solution est fondée sur ce que le nombre des exemples de génération spontanée a considérablement diminué par les dernières conquêtes des sciences biologiques. Celles-ci tendent donc à faire reconnaître que la vie précède toujours la vie, quelque soient les lois qui règlent sa reproduction, notre ignorance à leur sujet, et les formes diverses à travers lesquelles se développent quelques espèces inférieures. En ce cas, n'ayant pu exister de tout temps sur le globe à cause de l'état primitif incandescent, la vie serait donc le produit d'une cause qui lui est étrangère. Hypothèse nécessaire, aussi évidente et ré-

solue pour les uns, qu'elle l'est peu pour les autres, suivant qu'ils sont déterminés par des motifs religieux ou philosophiques, étrangers à ces sciences; nos connaissances des éléments générateurs et des conditions vitales ne portent encore aucun caractère absolu.

XVIII. Quoi qu'il en soit, que les êtres organiques et animés soient ou non un effet de l'essence anorganique, l'harmonie fatale et aveugle entre les besoins de l'animal et ses moyens de les satisfaire, l'instinct proprement dit, n'existe pas chez l'homme.

Il a la conscience de son être, qu'il distingue de tous les phénomènes matériels et divisibles; de sa libre volonté, qu'il sent régler en dernier ressort tous ses actes réfléchis; de l'espace et du temps, qui embrassent la matière et n'ont rien de commun avec elle; de ses désirs du vrai, du beau, du bien, qui tendent au delà de toutes les satisfactions momentanées que lui procure le monde des sens; son

âme, enfin, ne peut être l'effet d'une cause dont toutes les manifestations sont étendues, divisibles, fatales, de même nature, et proportionnelles entre elles, en contradiction évidente avec toutes ses facultés. Il existe donc, du moment que l'âme est, et que rien n'est sans raison d'être, une cause en dehors de la matière qui l'a produite, puisque l'homme ne s'est pas fait lui-même, et que son espèce n'a pas existé de tout temps.

XIX. Mais cette conséquence, qui dérive surtout de la conscience de notre identité et de notre liberté, n'est irréfutable qu'en admettant son témoignage et celui du genre humain. Sinon, elle est fort loin de pouvoir être parfaitement établie; car elle ne se fonde pas sur une science directe de toutes les qualités de la matière, mais sur l'impossibilité où nous sommes de lui accorder la qualité de produire le moi, la liberté, des idées plus vastes que tous ses effets, des désirs qu'elle ne peut satisfaire. Rien n'empêche de lui accorder quand même cette puissance. Aussi longtemps qu'il exis-

tera en elle un point inconnu, ce point peut renfermer la raison d'être de l'âme humaine. Les rapports frappants et profonds entre cette dernière et les facultés animales de notre corps, qui ne sont cependant que les leviers de son action, peuvent même conduire à la regarder comme un effet de notre organisme, et celui-ci, comme un produit de la matière.

XX. Hypothèse hardie, mais logique sous cette forme, quoiqu'elle se trouve, au premier abord, en contradiction presque révoltante avec les données les plus certaines de la conscience et de nos perceptions, avec les lois les plus évidentes de la pensée. Elle ne croule que formulée d'une manière absolue : Tout est matière, étendue divisible; elle est infiniment et éternellement, son être est absolu, tout en dérive, tout y retourne; conséquence nécessaire, que la pensée déduit malgré elle; il y aurait le néant là où il n'y aurait point de matière, et le néant, elle ne peut le penser. Cependant, ce ne sera toujours qu'une hypo-

thèse, qui ne nous fait pas même entrevoir la possibilité de sa solution : si la matière est infinie et éternelle, nos facultés de connaissance, les rapports entre les facultés d'abstraire et d'expérimenter, et leurs résultats n'en atteindront jamais les limites, au delà du connu sera toujours l'inconnu, susceptible également de toute autre interprétation.

XXI. De plus, la matière absolue détruit la matière réelle, le monde infini, le monde extérieur : d'abord dans sa qualité fondamentale, abstraite, l'étendue divisible infinie serait indivisible pour la pensée, identique avec l'espace, contradiction et confusion. Ensuite, en accordant l'infini et l'éternité à la matière, nous l'accordons forcément aux qualités qui la constituent, ainsi qu'à leur manifestation dans l'espace et le temps, à leur mouvement, en un mot. L'astre dont la lumière employa trente millions d'années pour arriver à notre planète aurait donc dû y être toujours visible; c'est-à-dire, cette lumière, en mouvement dans l'éternité,

n'aurait jamais pu commencer par parcourir cette distance, ce qui est évidemment absurde. Donc, ayant admis de prime abord l'éternité des qualités de la chose étendue divisible, nous n'aboutissons à aucun mouvement précis et déterminé : une manifestation quelconque d'une qualité nécessaire, éternelle, infinie, est nécessairement éternelle et infinie comme la qualité.

Par contre, en admettant que l'immense époque employée par la lumière de l'astre ait été précédée par celle de leur formation, c'est alors cette dernière qui a dû commencer, pour pouvoir finir, et, avant cette formation, agissait sa cause, qui en suppose une nouvelle, laquelle une autre, nous n'arrivons jamais à l'éternité même de la matière.

XXII. Ne confondons pas l'idée abstraite de mouvement avec le mouvement véritable, réel. En ne réfléchissant que la première, elle devient, comme toute idée abstraite des qualités de la matière, infinie et éternelle avec cette dernière, mais sans portée objective aucune, et fausse du moment

qu'elle détruit sa donnée réelle : le mouvement perçu et précis, qui ne peut produire, quoique nous fassions, le mouvement éternel et infini. Il n'y a là aucune contradiction, il n'y a que confusion entre la nature de l'idée abstraite et la donnée empirique.

Tout changement a sa raison d'être : pour qu'un mouvement soit, il faut qu'il commence, peu importe notre ignorance du quand et du comment. Dire le mouvement éternel, c'est unir deux termes contradictoires. Où est la raison pour laquelle nous avons précisément un *aujourd'hui*, et pourquoi n'a-t-il pas eu lieu depuis l'éternité ? pourquoi le genre humain n'existe-t-il que depuis quelques milliers d'années ? Il faut nécessairement une cause, quelle qu'elle soit, dont l'action fut aussi précise dans la nuit des temps, que l'est celle du moment actuel. Le mouvement, les changements, les modes et accidents passent, les rapports des qualités de la matière changent continuellement, et l'éternité si elle existe, car nous n'en avons qu'une idée essentielle-

ment négative, est immobile, rien n'y commence, pour pouvoir continuer ou finir.

Tout panthéisme ne repose que sur l'affirmation gratuite de la réalité de l'infini et de l'éternité.

XXIII. Même en suivant Spinoza dans sa définition vague et imparfaite de l'immobilité et de l'éternité de la substance, par la seule idée abstraite pure de l'étendue ; cette substance encore ne résiste pas à la moindre analyse : quelque soient ses qualitées inconnues, elle renferme du moins, et de toute nécessité, la puissance de produire le mouvement; mais tout étant fatal, nécessaire dans la matière, elle aurait donc dû le produire depuis l'éternité, ce qui conduit de nouveau à la destruction de toutes ces manifestations dans les temps, de tous ses modes et accidents; à moins d'admettre que cette prétendue substance de la matière ait été libre de produire le mouvement ou de ne le faire pas; hypothèse ridicule! Que deviendraient le monde, les sciences exactes, et surtout le système, qui n'est élevé que sur

l'enchaînement fatal de tous les phénomènes, si la substance de la matière, les qualités primitives et fondamentales étaient libres?

La substance du monde extérieur, ses qualités inconnues, n'ont pas plus de valeur en elles-mêmes, que ses qualités nécessaires connues; elles sont dans un rapport intime entre elles; il nous est impossible d'admettre qu'elles puissent être autre chose que de la matière étendue, divisible, de nous former une autre idée de sa substance réelle.

XXIV. Une dernière théorie admet l'action d'une cause libre et intelligente, produisant les phénomènes, modes et accidents, dans et par la substance matérielle, et comme cette dernière, absolue, infinie, éternelle. Mais les qualités fondamentales et primitives de la matière, celles qui la constituent, étant données, il s'ensuit nécessairement leurs effets, leurs rapports, leur manifestation dans l'espace et le temps, le mouvement. Admettre l'action d'une

cause libre entre les uns et les autres, c'est sûrement échapper au matérialisme, mais c'est aussi conclure en dépit de notre intelligence. Elles sont inséparables : pas plus de matière sans mouvement, que de mouvement sans matière ; si cette dernière est éternelle, le premier l'est également ; mais il ne saurait l'être sans changer complètement de nature, sans se détruire ; donc l'autre ne l'est pas davantage.

Donc la matière n'est ni éternelle, ni infinie, ni absolue, et, du moment qu'il n'y a rien sans raison d'être, il existe une cause créatrice quelconque qui jeta la base de tous les modes et accidents, en produisant les qualités nécessaires, primitives et fondamentales.

XXV. Ces conséquences sont évidentes ; mais tout concluantes qu'elles soient contre le matérialisme absolu et contre le panthéisme, elles ne le sont guère contre le scepticisme. Misérable tautologie, dirait Kant, vous voulez prouver la justesse des lois de la pensée par une science directe, et vous vous ap-

puyez sur ces mêmes lois! — Certes, si la nécessité et l'évidence d'une cause primordiale ne sera parfaitement établie que le jour où la science, le compas et la cornue en main, décrira le matin du chaos; du moins ces lois nous les démontrons non-seulement par notre expérience journalière, mais par l'application que nous en faisons, avec une certitude parfaite, aux manifestations les plus mystérieuses, comme les plus immenses de la matière. De même que les lignes, les nombres, les cercles, quelque indéfiniment grands qu'on les conçoive, ne sauraient changer de forme pour se convertir en l'infini proprement dit, sans détruire toutes les données des mathématiques et leurs résultats, ainsi les phénomènes et qualités de la matière ne sauraient changer de nature sans ébranler toutes les sciences empiriques; partout limités, conditionnés, nécessaires; nulle part infinis, éternels, absolus. En admettant donc leur existence comme réelle, nous sommes également forcés d'admettre leur raison d'être comme telle.

XXVI. Hypothèse nécessaire, qui toutefois ne peut pas être regardée comme prouvée par sa nécessité seule; ce serait là un véritable cercle vicieux. L'action et la réalité de cette cause doit ressortir avec évidence de toutes nos idées et de toutes nos connaissances certaines, empiriques et abstraites. Aucune, sérieusement examinée, ne doit se prêter à une conclusion contraire, aucune ne doit produire ou laisser le moindre doute, aucune ne doit lui rester contradictoire. Ce qui n'entraîne pas l'assentiment de la pensée dans tous ses détails, la laisse indécise et ne la persuade point!

Ainsi la preuve définitive, comme la preuve de la nécessité métaphysique d'une cause primordiale, est soumise à la même marche, au même développement que toutes nos autres connaissances; c'est toujours le même cercle s'élargissant sans cesse. Des données empiriques, nous étant élevé aux idées abstraites, nous reconnûmes la tendence vers l'être absolu de quelque chose; revenu aux premières, nous avons dû leur

contester tout caractère absolu, et conclure à la nécessité d'une cause créatrice; laquelle nous ramène à l'expérience, afin de nous convaincre de la justesse de notre induction. Cependant, cette partie de la preuve n'appartient plus à la philosophie, mais à l'étude des connaissances particulières des hommes, à toutes leurs sciences, et en général à l'histoire de leurs faits et gestes. Études nouvelles qui serviront de nouveau de point de départ aux efforts des générations futures, et leur permettront de parcourir la même voie avec plus de succès, de précision, de profondeur.

XXVII. Telle est la nature de la preuve par la philosophie historique. Nous n'avons fait que l'ébaucher dans ses quelques traits principaux. Pour être complète, évidente, absolument vraie, elle devrait présenter la science parfaite du monde et du genre humain. Heureusement, la nécessité d'en arriver à ce point résulte de la science telle que nous la possédons aujourd'hui, et, faire voir la nécessité et la vé-

rité d'une preuve, c'est en démontrer l'objet même.

Le sceptique qui objecterait qu'alors encore la pensée ne sort pas du moi pensant, que toutes les connaissances dépendent toujours de la nature humaine, aurait parfaitement raison : ce cercle, la philosophie historique, loin de le détruire, ne fait que l'étendre; mais tellement que, du moment qu'il conduirait au doute, ce serait au doute absolu, impossible. La certitude de mon existence implique celle du monde extérieur, toutes deux se posent et ne se prouvent point; autour se groupent un grand nombre de connaissances évidentes et certaines; nier les unes, c'est nier les autres; et ce sont elles qui nous conduisent vers la nécessité d'une cause primitive, vers Dieu.

XXVIII. Dans cette voie simple et large, nous ne rencontrons point d'antinomie que nous ne puissions détruire par des données certaines; nous ne commettons pas de cercle vicieux, n'ayant point considéré le monde et nous-même comme contingents, mais comme

nécessaires; nulle part nous n'avons impliqué l'idée même de l'absolu ou celle de la cause : nous nous étions arrêté à l'affirmation pure et simple d'un besoin vague et inné.

Du reste, cette cause elle-même nous est encore inconnue. Est-elle l'être absolu? N'engendre-t-elle pas de nombreuses contradictions, en elle-même, dans ses rapports avec la création et dans les attributs que lui accorde la pensée, après avoir une fois reconnu la nécessité de son existence?

Attributs de Dieu.

XXIX. Il y a un triple intelligible divin. Le premier dérive des rapports des principes de connaissance, le second des désirs innés de la faculté d'amour; l'un tend à conclure à l'être infini, éternel, absolu, abstrait, l'autre à l'être souverainement parfait; aucun n'est une preuve de son existence, mais tous deux nous portent à le concevoir de l'une ou l'autre manière, ou des deux à la fois, comme

aussi à le nier, au nom de ces mêmes principes et désirs, par ce que ce rapport offre d'incomplet et de contradictoire. Le troisième enfin repose, non sur la réflexion de quelques idées abstraites, ni sur le développement de nos sentiments, mais sur la science directe de toutes les données de l'intelligence, sur leur accord parfait, soit entre elles, soit avec la nature humaine et les attributs divins.

XXX. Dieu, comme cause, fut absolument libre de créer ou de ne créer pas, complètement indépendant de la nature de ses effets. Sans la liberté, le monde n'eût été qu'un effet nécessaire, et il n'y aurait plus de raison pour que l'existence des qualités primitives et fondamentales, l'enchaînement de tous les phénomènes, ne fussent éternels comme leur cause.

Dieu comme cause est unique. Le monde dans tous ses éléments forme un ensemble soumis à trois lois fondamentales : somme de qualités, enchaînement de rapports, existence dans l'espace et le temps. L'harmonie

préétablie entre les lois qui dérivent de la nature de la pensée, et celles régissant les rapports des qualités de la matière, le confirment empiriquement. Quant à la preuve de deux infinis qui s'excluent, elle n'a aucune valeur objective, parce qu'elle ne renferme aucun élément de science directe, l'infini n'étant qu'une négation : du reste, l'objection que deux infinis absolument différents de nature ne sauraient s'exclure. la réduit à rien.

Dieu unique est l'Être absolu. Il devient infini et éternel pour la pensée, parce qu'elle ne découvre ni en elle ni dans le monde la possibilité de l'existence d'un autre être. Il remplit donc le néant de l'espace et du temps. Comme tel, il est en tous temps et lieux, sans bornes et sans commencement, parce que le néant ne saurait être admis par la pensée. Comme tel encore, il ne peut être ni plus, ni moins, ni ici, ni là, sinon il ne serait pas l'Être absolu, il est donc également tout entier en chaque temps et lieu.

XXXI. Dieu est tout-puissant. Produire

un monde qui n'existait absolument pas, le tirer du néant sans le moindre rapport avec sa nature propre, sans autre motif qu'une volonté entièrement libre, dépasse notre intelligence et les lois auxquelles elle est soumise.

Cause libre et toute-puissante, Dieu est intelligence pure et personnelle. Point de liberté sans choix ; point de choix sans conscience de son être et du pouvoir de faire ou de ne faire pas ; point de création sans conception antérieure, nécessairement libre et toute-puissante comme l'acte.

Intelligence pure et toute-puissante, Dieu est toute perfection ; point de faux, point d'erreur, point d'imperfection en lui ; le vrai, le beau, le bien sont nécessairement identiques dans sa toute-puissance.

Comme tel Dieu est tout amour : le vrai ne devient le beau que par l'amour ; le vrai et le beau dans les actes ne deviennent le bien que par l'amour ; la vérité absolue suppose l'intelligence toute-puissante, de même la beauté et la bonté suprêmes sup-

posent l'amour infini; c'est vers lui que rayonnent nos désirs innés et sans bornes.

XXXII. Chacun des attributs de Dieu ainsi posé, renferme cependant un élément contradictoire à notre science des lois de la pensée et à celle des choses : Dieu est l'unité absolue, et il a produit le multiple; il est absolument infini en tous sens, et nous existons également en dehors de lui; il est tout entier en chaque temps et lieu, étendu et non étendu à la fois, il dure et ne dure point en même temps ; il a tiré le monde du néant, et nous ne concevons la production de rien; il est l'intelligence infinie, donc le choix libre de l'homme est prévu ; il est toute perfection, et l'erreur, le mal, la douleur existent; il est tout amour, et il n'y aurait point de rémission pour le méchant !

XXXIII. Ce ne sont point là des mystères, ce sont des contradictions. Les attributs divins, aussi bien que ces antinomies sont un produit des lois de la pensée. Les lois en elles-mêmes sont vraies et absolues,

mais la science que nous en avons est imparfaite et l'application que nous en faisons est fausse, de là les contradictions. Notre intelligence a des limites, en raison desquelles Dieu nous est incompréhensible ; mais du moment qu'elle agit, elle est une, et ne saurait produire des effets également vrais, dont les uns seraient la négation des autres. La faute en est donc à nos efforts, à notre science, non à notre intelligence.

XXXIV. De quel droit affirmons-nous que l'Être absolu est en tous temps et lieux, et tout entier en chaque temps et lieu? En soumettant l'existence divine à nos idées de l'espace et du temps, auxquels nous donnons par cela même une valeur objective que nous sommes loin d'avoir prouvée[1].

Le principe de connaissance ne nous enseigne rien au delà de l'étendue et de la durée indéfinie, lesquelles ne deviennent l'éternité et l'infini que parce qu'étant une loi de connaissance, nous pensons toujours

[1] La Méthode, LXV.

en dehors de l'étendue divisible, l'étendue indéfinie; en dehors des époques, la durée, et qu'en dehors d'eux nous ne saurions imaginer aucune chose ; ce qui cependant ne leur donne en rien encore une réalité objective.

En face de l'Être absolu l'espace et le temps s'annihilent. L'être qui serait étendu et non étendu à la fois, également dans le passé, le présent et l'avenir, est impossible; le présent seul est, le passé n'est plus, le futur n'est pas encore; rien ne peut être dans ce qui n'est pas; rien ne peut avoir et n'avoir pas à la fois une même qualité, un même attribut. Ou bien donc l'Être absolu n'est pas, ou bien il détruit toute la valeur objective de l'espace et du temps, et les réduit à leur juste valeur, à n'être qu'une des trois lois fondamentales d'après lesquelles sont créées et d'après lesquelles nous percevons et pensons les choses.

L'espace et le temps ne sont donc distincts des choses, qui existent selon leur loi, que comme connaissance innée dans la pensée.

Nous ne rappellerons pas, pour le prouver, le néant de l'espace et du temps comme êtres purs, sans substance et sans causalité; nous n'insisterons pas encore sur cet argument connu : si toutes nos mesures du temps ou des grandeurs, tous les mouvements et tous les rapports des choses augmentaient ou se retardaient, ou bien, diminuaient d'une quantité égale, nous ne nous en douterions point. Quant à l'argument de Locke : Il n'est pas nécessaire de prouver l'existence du vide pour prouver l'existence de l'espace, il suffit de montrer qu'on distingue entre l'idée du vide et celle des corps; il perd tout son poids, par la simple remarque que la loi de connaissance de l'espace se formule par l'idée de l'étendue indéfinie, idée négative, sans valeur objective et fort distincte de l'idée abstraite d'étendue divisible, qui est positive, possède une valeur objective et représente la qualité fondamentale du monde extérieur. En considérant cette idée seule, abstraction faite de toutes ses qualités possibles, nous la nom-

mons le vide absolu; mais il n'est pas prouvé par là que ce vide existe, ni même qu'il pourrait exister; au contraire, l'idée de la réalité d'un vide absolu est contradictoire à la nature de la pensée même, elle conduirait au néant, qui n'est pas, et ne peut être pensé. Nous n'avons l'idée que d'un vide relatif.

XXXV. La nature divine n'est point soumise aux trois lois fondamentales de l'intelligence humaine.

Dieu, Être absolu, n'est pas étendu et ne dure point. L'espace et le temps ne sont que la formule du principe de connaissance innée des rapports universels des choses qui sont étendues et qui durent. Dieu donc est en dehors de l'espace et du temps, plus qu'éternel, plus qu'infini, Celui qui est.

Être absolu : il nous est impossible de chercher une cause à celui qui ne peut pas, et ne pouvait pas n'être pas. Sa raison d'être est en lui et par lui, et s'il nous est incompréhensible en tant qu'il renferme sa

raison d'être en lui-même, c'est là une seconde limite de notre intelligence, de même nature que celle qui nous empêche de comprendre l'existence d'un être en dehors de l'espace et du temps; ce sont des limites, non pas des contradictions.

Dieu est encore l'être absolument identique, sans qualités, sans manifestations diverses et sans substance. L'essence absolue ne saurait être plus, ni moins en aucune chose, ni diverse en aucun de ses attributs; sinon elle perdrait son caractère absolu de ne pouvoir n'être pas dans tout son être.

Dieu donc est plus que toute-puissance, il est acte pur et absolument libre; il est plus qu'intelligence toute-puissante, il est perception pure, sans durée, immobile, dans laquelle rien ne change ni ne passe; il est plus que perfection souveraine, il est amour pur et infini; amour, perception, actes identiques en tous sens, l'Unité absolue.

Ainsi chacun des attributs de la nature divine renferme un double élément, l'un

positif, qui nous est incompréhensible, l'autre négatif, relatif à nos connaissances et à notre propre perfection.

XXXVI. Chose admirable, la destinée de l'homme et du genre humain se découvre jusque dans notre impuissance de comprendre l'essence simple et parfaite. Ces principes de connaissance et d'amour, en vertu desquels l'esprit humain parvient à la science du monde et de lui-même; ces principes qui le forcent à tendre,[1] sous n'importe quelle forme, vers l'être absolu, perfection souveraine, ces mêmes principes l'empêchent également de le comprendre avant qu'il n'ait développé entièrement ses facultées, rempli sa destinée. Notre science de Dieu reste toujours relative à nos efforts. Ce n'est que parvenus à la science de toutes choses que les hommes comprendront véritablement la toute-puissance, la toute intelligence et l'infinie bonté. Et alors encore ce ne sera

[1] XIV.

qu'une science indirecte, relative; l'intelligence même de la nature divine ne peut être que le résultat de la perception directe. Dieu est la grande croyance dont la certitude est le but du genre humain.

XXXVII. Nos inductions ne peuvent nous porter au delà de l'affirmation de l'essence simple et absolue. La nature divine, entièrement différente de la création, non soumise à ses lois, non limitée par elles, échappe à toute analyse, et les premiers pas de la pensée vers une intelligence plus profonde sont un retour sur elle-même. Ainsi qu'une flèche lancée contre un mur de granit s'émousse et retombe, ainsi la pensée arrivée à l'unité et à la simplicité absolues n'en pénètre point la nature, se brise en éléments et rapports d'idées conçues dans le temps, et engendre les trinités divines. L'Être absolu, plus qu'éternel, plus qu'infini, perception, amour et acte purs, à nous incompréhensible, redevient toute-intelligence, toute-puissance, toute-perfection : l'un de ces attributs, engendré

par l'autre, le suppose, lui est identique, et cependant, ils sont évidemment différents pour nous dans la même unité; et chacun d'eux est triple encore.

XXXVIII. Comme intelligence souveraine, omnisciente, Dieu est immobile, perception pure et infinie; il ne saurait changer, ce serait grandir ou perdre; et cependant il renferme en lui la vue de sa propre grandeur, celle du monde en dehors de la création, et celle du monde tel qu'il existe dans l'espace et le temps. Chacune est différente de l'autre; les identifier, c'est tomber dans le chaos du panthéisme. Par la première, Dieu se voit lui-même; par la seconde, il voit le monde tel qu'il fut, est et sera : ayant conçu les idées fondamentales des choses, il conçut également tous leurs rapports, toutes leurs conséquences nécessaires, toutes leurs manifestations dans l'espace et le temps; par la dernière enfin, il voit le monde tel qu'il est en ce moment. Si toutes les trois étaient identiques, la création conçue par Dieu serait non-seulement en lui

et par lui, mais lui-même, et la création voulue serait identique avec la création conçue. Dieu ne pourrait se distinguer du monde conçu librement en lui et par lui, ni celui-ci du monde créé par lui, en dehors de lui. Nous verrions tout en Dieu, et Dieu verrait tout en lui; nous ne serions que des phénomènes et non des êtres réels.

XXXIX. Cette triple science de Dieu éclaire et rectifie les conséquences obscures ou erronées déduites de sa toute intelligence ou prescience de nos actes libres. Antérieurement à la création, plutôt en dehors d'elle, Dieu conçut, non pas l'homme, mais le genre humain tout entier, composé d'êtres libres, capables de toutes les actions possibles dans la limite de leur nature. Dieu veut que le genre humain soit, et il en crée la première génération. — Je suis, je puis faire telle action ou telle autre; Dieu vit les deux, et maintenant il voit celle que je choisis. Admettre qu'antérieurement à mon existence il n'a vu que cette dernière, c'est admettre qu'il me conçut capable d'elle seule,

non libre. Croire, au contraire, qu'il vit à la fois et ces deux actions et celle que j'accomplirai, c'est admettre qu'il me voit en lui, et non comme existant en dehors. Aller plus loin encore et soutenir qu'il vit à la fois les deux actes possibles : l'acte choisi par moi conditionnellement, le même qu'il me voit faire maintenant en réalité, c'est prétendre, au moins, que Dieu a pu commettre un acte inutile, soit le premier, soit le second, ou faire de la création un jeu indigne de sa grandeur.

Donc Dieu a prévu toutes les actions possibles des hommes, tant celles qui sont les conséquences nécessaires de leur nature, que celles qui dérivent de leur libre arbitre; il a prévu les unes et les autres, tous leurs actes possibles dans le cours de leur développement historique; il voit maintenant ce développement tel qu'il est, les choix et actes que nous faisons. Laquelle de ces sciences est la plus immense, laquelle est la plus digne de Dieu?

Et la preuve que Dieu a soumis sa pres-

cience à sa science même, c'est qu'il a également soumis son action toute-puissante, par suite sa perception dernière, aux lois fondamentales selon lesquelles il conçut le monde. La matière, son organisation, son animation, l'apparition de l'homme eurent lieu dans leur ordre, dans l'espace et le temps.

XL. Aussi, conséquence nécessaire, découvrons-nous en lui une triple puissance, comme une triple science. Sa toute suffisance comme Être absolu et absolument libre; sa toute-puissance comme conception de tous les mondes possibles; sa toute-puissance comme réalisation des mondes voulus.

Dieu se voit, il sait qu'il est, seul et unique; il réfléchit sa grandeur propre et sa toute-puissance; en vivifiant le néant dans sa pensée, ce n'est pas l'unité qui produit le multiple, c'est l'unité restant une et indivisible qui, voyant en elle sa puissance et sa liberté, conçoit tous les mondes possibles; et sa puissance en elle-même n'est ni

plus ni moins grande, et les mondes conçus n'existent pas encore, ils sont en elle et par elle.

Et Dieu veut que le monde conçu par lui soumis aux lois de substantialité, de causalité, d'existence selon l'espace et le temps, soit en dehors de lui; et le monde fut. Et Dieu soumit sa propre action, dans l'œuvre de la création, à la nature de celle-ci, parce qu'elle fut digne de lui. Et le monde créé n'est pas le fini limitant l'infini, ou l'infini sorti de lui-même; c'est ce qui pouvait ne pas être existant à côté de ce qui est par soi-même; c'est l'effet considéré en lui-même, à côté de la cause absolument indépendante et différente de nature.

XLI. Dieu créa-t-il d'autres mondes encore, ou tous les mondes possibles?

La solution présentée par Leibnitz, que Dieu, en vertu de sa toute perfection, dût choisir le meilleur de tous les mondes possibles, gratuite aux yeux de Candide, tombe devant l'analyse d'une philosophie sérieuse. Pour pouvoir choisir, Dieu dût

concevoir; or, les mondes non conçus par lui ne sont pas possibles, parce que sa conception seule peut leur donner l'être de leur possibilité; et d'ailleurs, en vertu de la toute perfection même de son intelligence, Dieu aurait dû concevoir un seul meilleur monde, non tous les mondes possibles. En premier lieu, dans sa toute suffisance, il y a choix entre la conception et la non conception de tous les mondes possibles, chacun parfait dans son ordre et dans son genre, tous plus ou moins parfaits dans leurs rapports entre eux, mais sans rapport aucun avec la toute perfection même de Dieu, absolument différente. En second lieu, il y a libre création des mondes voulus. Le nôtre est le mieux possible tel qu'il est, et tel que les hommes l'ont fait à leur tour. Quant aux autres mondes, ceux dont nous n'avons ou ne pouvons avoir aucune donnée directe, ils n'existent pas pour nous.

XLII. De la toute perfection de Dieu résulte sa troisième trinité : toute-vérité, toute-beauté et toute-bonté, identiques dans l'a-

mour pur et infini, cependant différentes.

Toute-vérité : ce qu'il n'a pas conçu ne saurait exister, serait sans raison d'être, donc impossible; la science de toutes choses se trouve en lui.

Toute-beauté : ainsi que toutes les choses sont également vraies en elles, elles sont également belles; si l'erreur et la négation proviennent de notre ignorance, la laideur ou l'indifférence dérivent de l'imperfection de nos sentiments, de notre ignorance encore. Dieu donc, source de l'harmonie fatale et universelle, de l'accord profond qui règne dans tous les éléments de ce monde, est comme tel toute beauté en lui-même; la beauté créée ne saurait être qu'un reflet de la sienne propre, toute différente qu'elle soit.

Comme tel, Dieu est de toute nécessité amour pur; si l'intelligence est la cause du vrai, l'amour seul engendre le beau, c'est-à-dire le vrai qui attire, élève et transporte. Devant Dieu, science infinie, les choses sont également belles et parfaites,

donc la science infinie entraîne l'amour sans bornes.

Toute-bonté : Dieu l'est nécessairement, parce qu'il est à la fois l'être absolument libre et puissant, toute science et tout amour. Mais son infinie bonté n'éclate que dans la création de l'être libre à son image, indépendant de lui par la volonté, et par cela seul méritant. Ce sera le triomphe éternel de l'Église chrétienne d'avoir senti tout l'amour qu'il fallut à Dieu pour créer l'homme capable de produire l'erreur, le mal, la souffrance, si contraires à la divine nature; mais capable, par cela seul aussi, de mériter le bonheur éternel.

Le monde fatal et aveugle n'a point de mérite, point de valeur, point de beauté propre, tout lui vient de la volonté divine. L'animal, dont le système nerveux est le moteur par sa sensibilité que nous appelons plaisir dans les actes favorables à son organisme, douleur dans ceux qui lui sont nuisibles, n'est qu'une machine, admirable sans doute, mais une machine incapable du

bien et du mal, éprouvant la douleur, mais aussi le plaisir, et non la souffrance; végétant sans avoir conscience de la valeur de son être, sans espérance comme sans désespoir. Nous renouvelons sans crainte l'opinion de Platon et de Descartes.

XLIII. L'homme est une intelligence immortelle et libre, perfectible par les organes d'un corps soumis aux lois du monde animal, et destiné à s'élever par ses efforts à la connaissance et à l'amour du Créateur et de ses œuvres.

Dieu, dans son infinie bonté, donna à l'homme une âme immortelle; non parce qu'elle est une essence identique pour nous, que nous ne pouvons, par suite, nous en figurer la divisibilité ou la mort (la mort n'étant que la division des parties constituant un tout vivant, le retour des éléments organiques aux éléments primitifs), mais parce que Dieu est bon, et qu'il n'aurait pu mettre en nous cette aspiration continuelle vers une existence meilleure, ces désirs innés du vrai, du beau et du bien absolus, ces principes et

lois de connaissance qui nous forcent de conclure à son existence, si réellement il ne nous avait destinés à la vie et au bonheur éternels.

XLIV. Nous n'avons ni le génie ni les droits des St-Augustin et des Bossuet, pour oser expliquer la Trinité chrétienne; mais en Dieu créateur, en Dieu amour, compatissant à nos souffrances, et en Dieu vérité, se révélant à nous au dernier jour, il y a une dernière trinité dans l'Être unité pure et absolue. Les trois sont un et même Dieu, et cependant Dieu est nécessairement différent de lui-même, pour nous, en chacune de ces trois manières d'être. Il est évident que si nous pensions Dieu libre et créateur absolument identique avec Dieu compatissant à nos douleurs, et tous deux identiques avec Dieu se révélant au dernier jour, la création du monde, le genre humain et le temps disparaîtraient dans cette unité absolue. Dieu Père, créateur, engendra donc en lui le Fils, Dieu amour des hommes, et du Père et du Fils procède le

Saint-Esprit, la révélation de Dieu au dernier jour. Les trois sont un et même Dieu, coéternels en majesté et en gloire, et cependant autre est le Père, autre est le Fils, autre le Saint-Esprit en Dieu même[1].

Malheureusement nous sommes loin de pouvoir prouver par là que Dieu amour soit le Christ, le Messie et le Rédempteur, et Dieu vérité le Saint-Esprit, consolateur et soutien de l'Église jusqu'à la consommation des siècles. C'est là un devoir qui incombe à la religion et non à la science; pour celle-ci le Christ restera le sublime représentant d'une époque de réaction morale dans les sociétés païennes et orientales, et le Saint-Esprit le symbole de l'inspiration religieuse, jusqu'au moment où le doute ne sera plus possible.

La bonté de Dieu, plus qu'infinie presque, dans le sacrifice de son Fils, eût été imparfaite en créant l'homme, trop faible pour se relever par lui-même.

[1] Le symbole de St-Athanase définit la Trinité chrétienne, dans ce sens, avec une netteté merveilleuse.

XLV. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas, il ne peut y avoir de contradiction entre la nature humaine et la bonté et puissance infinies de son créateur.

L'homme, comme nous le verrons dans la suite, reçut à son origine tous les moyens nécessaires pour atteindre sa destinée ; mais il fut libre et engendra le mal et l'erreur.

Et l'homme fut d'autant plus grand, qu'il fut plus capable de bien et de mal.

Il fit des mêmes instincts de son corps les affections les plus belles, les vertus les plus sublimes, comme aussi les vices, les passions et les crimes.

Son action et ses effets vibrent à l'infini, et dans la société qui l'entoure, et dans les enfants qu'il engendre. Nous sommes entièrement pour les générations qui nous suivront, ce que les premières furent pour nous.

Le genre humain se punit lui-même ; le mal que nous faisons, s'il ne retombe sur nous, retombe sur les autres.

Mais chacun sera récompensé en propor-

tion de ses libres efforts vers le vrai, le beau, le bien, selon les leviers que lui offrent et sa nature, et l'éducation, et l'état social.

Dieu est l'infinie Bonté!

Et non-seulement envers chacun individuellement, mais encore dans sa création du genre humain tout entier, qui, en vertu de lois immuables dérivant de sa nature et présidant à son développement historique, remonte fatalement à travers l'expiation de ses souffrances accumulées volontairement dans les siècles, vers sa destinée primitive, la connaissance et l'amour du créateur et de ses œuvres.

Et la perception de Dieu est possible, tout incompréhensible que nous soit sa nature. La perception, véritable vue de l'âme, est spontanée, sans durée. Au delà de la perception de l'Être simple, tout intelligence, tout puissance et tout perfection, il n'y a plus rien : plus de rapports, plus de durée, plus d'étendue, plus d'efforts, plus de science possible. La pensée, l'action de

l'âme dans le temps, devient inutile ; elle a rempli sa mission en nous faisant mériter la perception unique et sublime de Dieu et de ses mondes.

TABLE DES MATIÈRES

Des facultés de la pensée.

DIEU.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE DIDIER

35, quai des Augustins, à Paris.

OUVRAGES DE M. GUIZOT.

SIR ROBERT PEEL. — Étude d'histoire contemporaine, accompagnée de fragments des Mémoires de Robert Peel. 1 vol. in-8. 7 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'au rétablissement des Stuarts (1625-1660). 6 vol. in-8, en trois parties. 42 »

Chaque partie séparément :

—**HISTOIRE DE CHARLES Ier**, depuis son avénement jusqu'à sa mort (1625-1649); précédée d'un *Discours sur la Révolution d'Angleterre*. 6e édition. 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »

—**HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DE CROMWELL** (1649-1658), 2e édition. 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »

—**HISTOIRE DU PROTECTORAT DE RICHARD CROMWELL** ET DU RÉTABLISSEMENT DES STUARTS. 2 vol. in-8. (1659-1660). 14 »

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, 2 vol. en deux parties qui se vendent séparément :

—**MONK. CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE**, etc.; Etude historique. Nouvelle édition. 1 vol. in-8, avec portrait. 5 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

—**PORTRAITS POLITIQUES** des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Republicains, Niveleurs;* Nouv. édition. 1 vol. in-8. 5 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, depuis la chute de l'empire romain, etc. 7e édition. 5 vol. in-8. 30 »
— LE MÊME OUVRAGE, nouv. et jolie édition, 5 vol. in-12. 17 50

—**HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE**, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la Révol. franç. 7e édit. 1 vol. in-8, port. 1859. 6 »

—**HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN FRANCE**. 7e édit. 4 vol. in-8. 1859. 24 »

HISTOIRE DES ORIGINES DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF *et des Institutions politiques de l'Europe*, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au XIVe siècle; nouv. éd. revue et corr. 2 v. in-8. 1855. 10 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, etc. 9e édit. 1 vol. in-8. 6 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

CORNEILLE ET SON TEMPS, Étude littéraire, comprenant : *de l'Etat de la Poésie en France avant Corneille; — Essai sur la vie et les œuvres de Corneille; — Trois Contemporains de Corneille : Chapelain, Rotrou* et *Scarron*, etc. 1 vol. in-8°. 5 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

SHAKSPEARE ET SON TEMPS Étude littéraire, par M. GUIZOT, comprenant : 1° *la vie de Shakspeare.* — 2° *Notices historiques et critiques sur ses principales pièces;*—3° *sur Othello*, trad. par M. Alfred DE VIGNY, etc.; par M. le duc de BROGLIE. 1 vol. in-8°. 5 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

OUVRAGES DE M. GUIZOT (*Suite*).

MÉDITATIONS ET ÉTUDES MORALES : *De l'état des âmes,—De la Religion dans les sociétés modernes*, etc., etc.—*Méditations sur l'immortalité de l'âme*, etc.,—*Études sur l'éducation*, etc.; 1 vol. in-8. 6 »

—Le même ouvrage, nouv. et jolie édit., 1 vol. in-12. 3 50

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS en général : *De l'état des Beaux-Arts en France et du Salon de 1810. — Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts. — Description des tableaux du Louvre*, etc. 1 vol. in-8. 6 »

—Le même ouvrage, 1 vol. in-12. 3 50

ABAILARD ET HÉLOISE, essai historique, par M. et Mme Guizot, suivi des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse* traduites en français par M. Oddoul; nouv. édit. revue et corrigée. 1 vol. in-8. 6 »

—Le même ouvrage, nouv. et jolie édit. 1 joli vol. in 12. 3 50

—Le même ouvrage, 1 beau vol. grand in-8, papier glacé, *illustré* de 32 belles vignettes d'après *Gigoux*. 10 »

MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE (Coll. des), depuis la fondation de la monarchie jusqu'au XIIIe siècle, trad. et accompagnés de notices, de notes et de suppléments. 29 forts vol. in-8. 174 »

DE LA DÉMOCRATIE EN FRANCE (Janvier 1849). 1 v. in-8 de 164 p. 2 50

DISCOURS DE MM. DE MONTALEMBERT ET GUIZOT, à l'Académie française, le 5 février 1852. In-8o de 85 pages. 1 »

DISCOURS DE MM. BIOT ET GUIZOT à l'Académie française. 1 »

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, par M. Guizot. 1 vol. in-8 de 188 pages. 1850. 2 50

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SYNONYMES de la Langue française, contenant les Synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud, d'Alembert, etc., mis en ordre, et augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, par M. Guizot; 5e édit. 2 forts vol. in-8 (*sous presse*). » »

HISTOIRE DE WASHINGTON *et de la fondation de la République des États-Unis*, par M. Cornelis de Witt, avec une introduction par M. Guizot. 2e édit. 1 vol. in-8, avec carte et portraits. 7 »

—Le même ouvrage, 1 vol in-12, avec carte. 3 50

WASHINGTON, CORRESPONDANCE ET ÉCRITS, traduits et mis en ordre par M. Guizot. 4 vol. in-8. 12 »

GUILLAUME GUIZOT.

MÉNANDRE. Etude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques, par M. Guillaume Guizot. Ouvrage couronné par l'Académie française en 1853. 1 vol. in-8, avec portrait. 7 »

—Le même ouvrage, 1 vol. in-12. 3 50

MIGNET.

PORTRAITS ET NOTICES historiques et littéraires : *Sieyès, Roederer, Livingston, Talleyrand, Broussais, Merlin, Destutt de Tracy, Daunou, Siméon, Sismondi, Comte, Ancillon, Bignon, Rossi, Droz, Cabanis, Franklin*, etc. Nouvelle édition augmentée. 2 vol. in-8o. 10 »

HISTOIRE DE MARIE STUART. Nouvelle édition. 2 vol. in-8o ornés d'un joli portrait. 12 »

CHARLES-QUINT, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste. 3e édition revue et corrigée. 1 beau vol. in-8o. 6 »

—Le même ouvrage, 1 vol. in-12. 3 50

ANTONIO PEREZ ET PHILIPPE II. Nouvelle édition revue et augmentée. 1 beau vol. in-8o. 6 »

VILLEMAIN.

ŒUVRES DE M. VILLEMAIN. Nouvelle édition, revue et augmentée, 14 vol. in-8, papier vélin satiné. 88 »
—LE MÊME OUVRAGE, 13 vol. in-12 dit format anglais. 45 50

Chaque ouvrage se vend séparément.

LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON, traduite sur le texte découvert par Maï, avec une introduction et des suppléments historiques. 1 vol. in-8. 7 »

CHOIX D'ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE : *Rapports académiques, Études sur Châteaubriand, A. de Broglie, Nettement,* etc., 1 vol. in-8. 7 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

SOUVENIRS CONTEMPORAINS *d'histoire et de littérature,* par M. VILLEMAIN. Nouv. édit. (1re et 2e parties), 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »

TABLEAU DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE au IVe siècle, accompagné d'Études sur *le Polythéisme,* sur *l'empereur Julien,* sur *Symmaque,* etc. Nouvelle édition. 1 fort vol. in-8. 6 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 fort vol. in-12. 3 50

DISCOURS ET MÉLANGES LITTÉRAIRES : *Éloges de Montaigne et de Montesquieu.—Notices sur Fénelon et sur Pascal.—Discours sur la critique. Rapports et Discours académiques.* Nouv. édit. 1 vol. in-8. 6 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ancienne et étrangère : *Sur Hérodote.—Du poëme de Lucrèce. — Études sur Lucain, Cicéron, Tibère et Plutarque. — De la corruption des lettres romaines. — Essai sur les romans grecs. — Shakspeare; Milton; Wicherley; Young; Pope; Byron.* Nouv. édit. 1 vol. in-8. 6 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

ÉTUDES D'HISTOIRE MODERNE *Discours sur l'état de l'Europe au XVe siècle.—Lascaris.—Essai historique sur les Grecs depuis la conquête musulmane.—Vie du chancelier de l'Hôpital.* 1 vol in-8. 6 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol in-12. 3 50

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, comprenant : *le Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle* et le *Tableau de la Littérature du moyen-âge,* par M. VILLEMAIN, nouvelle édition. 6 vol. in-8. 36 »
—LE MÊME OUVRAGE, 6 vol. in-12. 21 »

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE au XVIIIe siècle, 4 vol. in-8. 24 »
—LE MÊME OUVRAGE, 4 vol. in-12. 14 »

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE au moyen âge. 2 vol. in-8. 12 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12 7 »

RÉMUSAT (CH. DE).

BACON. Sa vie, son temps et sa philosophie, 1 vol. in-8°. 7 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

L'ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE. Études et Portraits pour servir à l'histoire politique de l'Angleterre. 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »

SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY. Tableau de la vie des couvents et de la lutte des deux pouvoirs au XIe siècle. 1 fort vol. in-8. 7 »

ABÉLARD : Sa vie, sa philosophie et sa théologie, 2 forts vol. in 8. 14 »

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES ou Passé et Présent, etc., nouv. édit., 2 forts vol. in-12. 7 »

CHANNING. Sa vie et ses œuvres, avec une préface de M. DE RÉMUSAT. 1 vol in-8. 7 »

VICTOR COUSIN.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE, d'après le *Grand Cyrus*, roman de Mlle de Scudéry. 2 beaux volumes in-8. 14 »
ÉTUDES LITTÉRAIRES, 2 vol. in-8 qui se vendent séparément :
—**ÉTUDES SUR PASCAL**, 1 vol. in-8. 7 »
—**FRAGMENTS ET SOUVENIRS**, 1 vol. in-8. 7 »
JACQUELINE PASCAL. — *Premières études sur les femmes illustres et la société du XVIIIe siècle.* 3e édit. 1 beau vol. in-8, avec fac-simile. 7 »
MADAME DE CHEVREUSE ET MADAME DE HAUTEFORT.—*Études sur les femmes illustres et la société du XVIIe siècle.* 2 vol. in-8, ornés de jolis portraits. 14 »
LA JEUNESSE DE Mme DE LONGUEVILLE.—*Études*, etc., 3e édition, 1 beau vol. in-8°, orné de deux jolis portraits. 7 »
MADAME DE SABLÉ.—Son salon, sa correspondance. 2e édit. 1 v. in-8. 7 »
DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, 7e édition, augmentée d'un appendice sur l'art français, etc. 1 beau vol. in-8. 7 »
—LE MÊME OUVRAGE, 1 beau vol. in-12. 3 50
COURS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, (Cours de 1828 à 1830); nouvelle édition. 3 vol. in-12. (*sous presse*).
FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES, par M. V. COUSIN, 5 vol. in-12. 17 50
—**FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE** : *Xénophane.—Zénon d'Élée.—Socrate.—Platon.—Eunape.—Proclus.—Olympiodore.*—1 v. 3 50
—**FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE** : *Abélard.—Guillaume de Champeaux.—Bernard de Chartres.—Saint Anselme*, etc. 1 v. 3 50
—**FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE** : *Vanini.*—Le *Cardinal de Retz.—Malebranche et Mairan.—Leibnitz*, etc. 1 vol. 3 50
—**FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE MODERNE** : *Descartes.—Malebranche.—Spinoza.—Leibnitz* et *l'abbé Nicaise.*—Le *P. André.* 1 vol. 3 50
—**FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE** : *D. Stewart. Buhle.—Tennemann.—Laromiguière.—Degérando.—M. de Biran*, 1 v. 3 50
DES PRINCIPES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE *et du Gouvernement représentatif*, suivi des *Discours politiques*; 1 vol. in-12. 3 50.

SALVANDY.

HISTOIRE DE LA POLOGNE et du ROI SOBIESKI. Nouvelle édition revue et augmentée. 2 vol. in-8. (*sous presse*).
—LE MÊME OUVRAGE. 2 vol. in-12. 7 »
DON ALONSO, ou l'Espagne, etc. Nouvelle édition. 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE. 2 vol. in-12. 7 »
LA RÉVOLUTION DE 1830 et le parti révolutionnaire, ou Vingt mois et leurs résultats. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. 1855. 5 »

BARANTE.

HISTOIRE DU DIRECTOIRE de la République française, *complément de l'Histoire de la Convention*, 3 forts vol. grand in-8 cavalier. 1855. 21 »
ETUDES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES. 2 vol. in-8. 14 »
—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. 7 »
ÉTUDES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES. 2 vol. in-8. 14 »
HISTOIRE DE LA CONVENTION nationale. 6 vol. gr. in-8. (*Sous presse.*)
TABLEAU LITTÉRAIRE DU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

S. DE SACY.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, morales et historiques. 2e édit. 2 vol. in-8. 14 »

V. DE NOUVION.

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier ROI DES FRANÇAIS—1830 à 1848—Deuxième édition. Tomes 1 et 2, in-8. 12 »

J. FERRARI.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'ITALIE ou Guelfes et Gibelins. 4 vol. in-8. 28 »

AMÉDÉE THIERRY.

HISTOIRE D'ATTILA et de ses successeurs en Europe, suivie des *Légendes* et *Traditions*, 2 forts vol. in-8. 14 »

HISTOIRE DES GAULOIS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de la Gaule par les Romains. 4e édition. 2 vol. in-8°. 14 »

— LE MÊME OUVRAGE—2 vol. in-12 7 »

RÉCITS DE L'HISTOIRE ROMAINE AU Ve SIÈCLE. 1 vol. in-8°. (*Sous presse.*)

ALBERT DE BROGLIE.

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN AU IVe SIÈCLE. — 1re *Partie :* RÈGNE DE CONSTANTIN. 2e édition revue et corrigée. 2 beaux vol. in-8. 14 »

— 2me *Partie :* CONSTANCE ET JULIEN L'APOSTAT. 2 vol. in 8. (*Sous presse.*)

CARNÉ (L. DE).

L'HISTOIRE DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF en France, (ÉTUDES SUR) de 1789 à 1848. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* 2 vol. in-8°. 1855. 14 »

LES FONDATEURS DE L'UNITÉ FRANÇAISE. — Suger.— Saint Louis. — Duguesclin. — Jeanne d'Arc. — Louis XI. — Henri IV. — Richelieu.— Mazarin.—*Etudes historiques*. 2 vol. in-8 cavalier. 14 »

VOLTAIRE.

LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE, recueillies par M. DE CAYROL, annotées par M. ALPH. FRANÇOIS, et précédées d'une *Étude* par M. SAINT-MARC-GIRARDIN. 2e édition. 2 gros vol. in-8. 14

MONTALEMBERT.

DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE, par M. le comte DE MONTALEMBERT. 5e édition revue et corrigée. 1 vol. in-12. 3 50

SAINTE-BEUVE.

PORTRAITS LITTÉRAIRES, Nouvelle édition. 2 vol. in-12. 7 »

PORTRAITS DE FEMMES, nouv. édit. 1 vol. in-12. 1854. 3 50

DERNIERS PORTRAITS LITTÉRAIRES, 1 fort vol. in-12. 1854. 3 50

PORTRAITS CONTEMPORAINS et divers. Nouvelle édition. 3 forts vol. in-12. 1854. 10 50

J. J. AMPÈRE.

LITTÉRATURE ET VOYAGES, suivis de POÉSIES. 2 vol. in-12. 1853. 7 »

LA GRÈCE, ROME ET DANTE, études littéraires. 1 v. in-8. (*Sous presse*).

CASIMIR DELAVIGNE.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE, comprenant le Théatre, les Messéniennes et les Chants sur l'Italie. 6 v. in-8, papier caval. vél., très-belle édit., orn. d'un portrait. 36 »

—Le même ouvrage, même édition, *illustrée* de belles vignettes gravées sur acier d'après A. Johannot. 42 »

Chaque partie se vend séparément :

—Théatre complet, 4 forts vol. in-8, papier cavalier vélin. 24 »

—Les Messéniennes et Chants populaires. 1 vol. in-8 cavalier. 6 »

—Chants sur l'Italie, Poëmes et ballades. 1 vol in-8 cavalier. 6 »

—**Collection de 12 belles vignettes** gravées sur acier d'après A. Johannot, pour les *Œuvres de C. Delavigne.* 6 »

Casimir Delavigne : œuvres complètes, comprenant le théatre, les messéniennes et les chants sur l'italie. Nouvelle édition. 1 beau vol. grand in-8 jésus. 1855. 10 »

—Le même ouvrage, illustré de 12 belles vignettes d'A. Johannot. 15 »

Casimir Delavigne (œuvres complètes), édition *elzévirienne*, 4 jolis vol. grand in-24 jésus. 10 »

Casimir Delavigne (œuvres complètes), édition Charpentier *complétée.* 4 vol. in-12. 14 »

PELLISSON ET D'OLIVET.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, nouvelle édition, revue et augmentée d'une introduction, de notes et éclaircissements par M. Ch. Livet. 2 gros vol. in-8. 14 »

L'ABBÉ LEDIEU.

MÉMOIRES ET JOURNAL DE L'ABBÉ LEDIEU, sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés, pour la 1re fois, sur les manuscrits autographes, annotés par M. l'abbé Guettée, 4 vol. in 8. 24 »

DE BASTARD D'ESTANG.

LES PARLEMENTS DE FRANCE. Essai historique sur leurs usages, leur organisation et leur autorité. 2 forts vol. in-8. 16 »

ROSELLY DE LORGUES.

CHRISTOPHE COLOMB. Histoire de sa vie et de ses voyages d'après des documents tirés d'Espagne et d'Italie. 2 beaux vol. in-8 ornés d'un portrait, de grav. et d'une carte. 14 »

PIERRE CLÉMENT.

PORTRAITS HISTORIQUES: *Suger, Sully, Novion, Grignan, d'Argenson, Law*, les frères *Pâris, M. d'Arnouville, Terray*, le duc de *Gaëte, Mollien*, etc. 1 vol. in-8. 7 »

—Le même ouvrage. 1 fort vol. in-12. 3 50

TROIS DRAMES HISTORIQUES : *Enguerrand de Marigny, Beaune de Semblançay, le Chevalier de Rohan.* 1 vol. in-8. 1857. 7 »

—Le même ouvrage. 1 vol. in-12. 3 50

E. J. DELECLUZE.

LOUIS DAVID. Son école et son temps. Souvenirs. 1 vol. in-8. 1855. 7 »

—Le même ouvrage. 1 vol. in-12. 3 50

CAMILLE PAGANEL.

HISTOIRE DE SCANDERBEG, ou *Turks et Chrétiens au XVe siècle*, par M. C. Paganel, auteur de l'histoire de Frédéric le Grand, 1 vol. in-8. 7 »

—Le même ouvrage. 1 vol. in-12. 3 50

F. DE SAULCY.

HISTOIRE DE L'ART JUDAÏQUE, tirée des textes sacrés et profanes. 1 vol. in-8. 7 »

F. NOURRISSON.

TABLEAU DES PROGRÈS DE LA PENSÉE HUMAINE, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. 1 beau vol. in-8. 7 »

LE CARDINAL DE BERULLE, — sa Vie, ses Écrits, son Temps, 1 vol. in-12. 3 »

ÉMILE DE BONNECHOSE.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, 4 vol. in-8. 24 »

LES QUATRE CONQUÊTES DE L'ANGLETERRE, etc. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 2 vol. in-8. 12 »

F. G. EICHHOFF.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE DU NORD, AU MOYEN-AGE, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie, et en Slavonie. *Nouvelle édition* revue et augmentée. 1 vol. in-8. 6 50

GERMOND DE LAVIGNE.

LE DON QUICHOTTE DE FERNANDEZ AVELLANEDA, nouvellement trad. de l'espagnol et annoté par M. GERMOND DE LAVIGNE. 1 vol. in-8. 7 »

—LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3 50

SÉGUR.

HISTOIRE UNIVERSELLE, par M. DE SÉGUR, 8e édit. *Ouvrage adopté par l'Université*. 6 vol. in-12. 18 »

—HISTOIRE ANCIENNE. Nouv. édition. 2 vol. in-12. 6 »

—HISTOIRE ROMAINE. Nouv. édition. 2 vol. in-12. 6 »

—HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. Nouv. édition. 2 vol. in-12. 6 »

GALERIE MORALE, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. 1 v. in-12. 3 »

OUVRAGES DIVERS.

ALESIA, par M. Em. DESJARDINS, avec un appendice renfermant des notes *inédites* de Napoléon Ier sur les Commentaires de César, in-8, 176 pages, avec *fac-simile*, etc. 3 »

L'ÉGYPTE CONTEMPORAINE, par M. P. MERRUAU. 1 vol. in-8. 6 »

SOUVENIRS MILITAIRES ET INTIMES du général vic. DE PELLEPORT. 2 vol. in-8. 15 »

LES CONFESSIONS DE MADAME DE LA VALLIÈRE repentante, corrigées par Bossuet, etc., accompagnées d'un commentaire historique et littéraire par M. ROMAIN CORNUT. *Nouvelle édition*, 1 joli vol. in-12. 3 50

DE LAJOLAIS (Mlle). —ÉDUCATION DES FEMMES, ouvrage couronné par l'Académie française, 2e édit. revue et corrigée. 1 vol. in-12. 3 »

LA PAIX ET LA TRÈVE DE DIEU, Histoire des développements du Tiers-État, etc., par M. ERN. SEMICHON. 1 vol. in-8. 7 »

HISTOIRE DE LA POÉSIE DES HÉBREUX, trad. de HERDER par Mme de CARLOWITZ ; *ouvr. couronné* par l'Acad. franç. ; 1 vol. in-8. 6 »

LE GÉNÉRAL DESAIX, Étude historique, par M. MARTHA-BEKER, COMTE DE MONS, ancien député. 1 vol. in-8, orné d'un beau portrait. 1852. 6 »

SAINT-JUST ET LA TERREUR, étude par M. Éd. FLEURY. 2 vol. in-12. 6 »

CAMILLE DESMOULINS, par M. Éd. FLEURY. 2 vol. in-12. 6 »

DU RÉGIME PARLEMENTAIRE EN FRANCE, par M. A. DE CHAMBRUN. 1 vol. in-8. 6 »

GRAND DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL ET GRAMMATICAL

DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS

Offrant le résumé le plus exact et le plus complet de la Lexicographie française et de tous les Dictionnaires spéciaux

PHILOLOGIE : Langue littéraire et poétique, archaïsmes et néologismes, lexicographie, linguistique, etymologie, grammaire, rhétorique, prosodie, synonymes, difficultés grammaticales, gallicismes, langue usuelle, formules de la conversation, style épistolaire, etc.

HISTOIRE : Antiquités, chronologie, archéologie, paléographie, diplomatique, numismatique, féodalité, blason, ordres militaires et religieux, institutions, titres et dignités, faits, dates et origines, batailles, siéges et traités, etc.

RELIGION : Théologie, droit canon, casuistique, ecclésiastique, liturgie, rites, fêtes, cérémonies, croyances, hérésies, sectes religieuses, etc.

MYTHOLOGIE : Egyptienne, grecque, romaine, perse, indienne, scandinave, gauloise, mexicaine, péruvienne, chinoise, américaine, etc.

SCIENCES MORALES : Morale, philosophie, logique, métaphysique, idéologie, psychologie, théodicée, esthétique, etc.

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES Mathématiques, arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, physique, mécanique, statique, astronomie, optique, acoustique, électricité, magnétisme, chimie, zoologie, botanique, minéralogie, géologie, économie, physiologie, médecine, hygiène, pathologie, chirurgie, pharmacie, etc.

GÉOGRAPHIE : Ancienne et moderne, naturelle et historique, cosmographie, orographie et hydrographie, ethnologie et ethnographie, statistique et topographie, pays, divisions politiques, villes, bourgs, villages avec la population officielle, lieux remarquables, monuments, merveilles de la nature et de l'art, voyages, etc.

ARTS ET SCIENCES MILITAIRES : Tactique, stratégie, fortifications, génie, balistique, artillerie, mines, pyrotechnie, marine, grades et honneurs, etc.

POLITIQUE : Chartes, constitutions, législation, jurisprudence ancienne et moderne, diplomatie, droit des gens, droit administratif féodal et coutumier, codes, pratique, pénalités, procédure, offices publics, économie politique et sociale, etc.

ADMINISTRATION : Finances, tailles, capitation, impôts, contributions, monnaies, poids et mesures de tous les pays et de toutes les époques, douanes, enregistrement et domaines, octrois, mines, eaux et forêts, ponts et chaussées, police, etc.

BEAUX-ARTS : Architecture, peinture, sculpture, mosaïque, dessin, gravure, lithographie, musique, art dramatique, chorégraphie, escrime, équitation, etc.

ARTS ET MÉTIERS : Agriculture, sylviculture, horticulture, chasse, pêche, art culinaire, manufactures, marchandise, industrie, usines, inventions et découvertes, chemins de fer, machines, télégraphie électrique, etc

Donnant d'une manière claire et précise:

La nomenclature exacte de tous les mots, sans exception (y compris tous les temps des verbes irréguliers) ; l'orthographe moderne et vieillie, l'étymologie grecque, latine, arabe, celtique, etc. ; les nombres des substantifs et des adjectifs écrits en toutes lettres et rangés alphabétiquement ; la prononciation figurée ; le sens propre et figuré ; les différentes acceptions ; les règles et les solutions grammaticales concernant chaque mot et l'application d'exemples choisis ; toutes les abréviations correctement écrites ; l'extrait et la critique du Dictionnaire de l'Académie et des Vocabulaires nouveaux,

Et renfermant en outre et à part :

Un Dictionnaire biographique ; — Un Dictionnaire des Rimes ;
Un Dictionnaire des Homonymes ; — Un Dictionnaire des Paronymes
Un Dictionnaire des Antonymes (travaux entièrement neufs et complets);

Par NAPOLEON LANDAIS

13[e] ÉDITION avec COMPLEMENT

Revu par une société de Savants, de Grammairiens et d'Ecrivains, sous la direction de MM. D. CHÉSUROLLES, et L. BARRÉ, professeur de philosophie.

3 forts vol. in-4° de près de **3000** pages (ou les 3 volumes réunis en 2). Prix : **40** fr.

On vend séparément le 3e volume sous le titre de *Complément*. Prix 15 fr.

Le Dictionnaire de Napoléon Landais est au premier rang parmi les œuvres les plus utiles et les opérations les plus importantes de nos jours dans la littérature et la librairie ; c'est un de ces livres qui font époque, et dont la concurrence, toujours malveillante et souvent injurieuse dans son dépit, a pu seule, mais en vain, contester le mérite ; un de ces ouvrages qui doivent leur vitalité aux conditions de développement et d'amélioration dans lesquelles ils ont été conçus et exécutés.

Hautement proclamées dès la première publication de ce Dictionnaire, si justement nommé Dictionnaire des Dictionnaires, ces conditions ont été scrupuleusement remplies pendant tout le cours de sa brillante carrière. Ainsi, pour répondre aux exigences de notre époque éminemment progressive, et rester fidèle à ses promesses, le nouvel éditeur a fait revoir consciencieusement chaque édition par de savants collaborateurs.

Ces différents travaux, néanmoins, devenaient insuffisants ; car la science marche avec rapidité, la langue est loin de rester stationnaire, et le goût du public pour la forme encyclopédique augmente tous les jours.

Depuis la publication du Grand Dictionnaire, les sciences physiques, chimiques, naturelles et médicales, ont subi d'immenses transformations indiquées par de nouveaux termes ; l'industrie a vu se produire d'importantes, de merveilleuses inventions, et a fourni aussi son contingent à la nomenclature ; l'histoire voit plus loin et plus juste dans le passé, et ses découvertes doivent s'enregistrer soit dans les articles nouveaux, soit comme modifications des notions anciennes ; la néologie est devenue plus libre à la fois et moins arbitraire.

Ainsi tout s'est modifié, tout s'est agrandi : la science des mots comme celle des choses.

Ne pas donner à ces faits toute l'attention qu'ils méritent, c'était manquer à un engagement formel : aussi n'a-t-on reculé devant aucun sacrifice, afin d'élargir le cadre déjà si vaste du Dictionnaire de Napoléon Landais, en lui donnant un Complément digne de l'ouvrage principal, Complément indispensable à tous ceux qui ne veulent pas rester étrangers au mouvement des esprits et aux progrès de la science.

Les éditeurs peuvent revendiquer, en rappelant les termes de leurs anciens prospectus, l'honneur d'avoir proclamé les premiers la nécessité d'un *Dictionnaire complet et progressif*. Surtout ils peuvent dire hautement qu'ils ont été fidèles à leurs principes et à leurs promesses. Ils en donnent aujourd'hui la preuve la plus manifeste.

COMPLÉMENT DU GRAND DICTIONNAIRE

DE

NAPOLÉON LANDAIS,

Ou **3e volume** indispensable *aux* 95,000 *souscripteurs* des *onze* éditions de cet ouvrage). Contenant : 1° les *mots nouveaux* que l'usage a adoptés, et les mots de notre vieille langue littéraire; — 2° ceux qui se trouvent déjà dans le *Dictionnaire*, mais qui ont reçu de *nouvelles acceptions*;—3e tous les termes qui résultent des progrès des *sciences physiques* et *morales*, des *arts* et de l'*industrie*;—4° des *rectifications* nombreuses et importantes; —5° la nomenclature complétée des *mots*, des *noms* et des *faits* qui appartiennent à l'*histoire*, à la *géographie* et à la *mythologie*.—Enfin, en outre et à part : un *Dictionnaire biographique* renfermant les noms des hommes célèbres de tous les pays et de tous les temps, des *Dictionnaires des Rimes*, des *Homonymes*, *Paronymes*, *Antonymes*, etc. ; reçu par une société de professeurs, de grammairiens, etc., sous la direction de MM. D. Chésurolles et L. Barré. 1 vol. in-4° de près de 1200 pag. imp. à trois colonnes. 1857. 15 »

Pour achever l'œuvre de la lexicographie contemporaine, il s'agissait de reproduire tous les termes nécessités par les découvertes et les inventions récentes, tous les mots, toutes les expressions que de nouveaux usages, de nouvelles révolutions politiques ont récemment introduits dans notre langue. Le travail entrepris d'après cette idée pour compléter le Vocabulaire du XIXe siècle ne redoute aucun examen, aucune comparaison avec les publications qui se rattachent à la même spécialité.

Grâce à ce volume complémentaire, indispensable à toutes les personnes qui possèdent l'une des onze premières éditions du Dictionnaire, le grand ouvrage de Napoléon Landais conserve le rang qu'il a conquis dès son apparition; il reste le répertoire le plus complet, le plus varié et le plus exact de toutes les connaissances : le véritable *trésor de la langue française*.

Autres ouvrages de Napoléon Landais *et de ses collaborateurs.*

GRAMMAIRE GÉNÉRALE DES GRAMMAIRES

FRANÇAISES, contenant : des notions de Grammaire générale; la Grammaire française proprement dite; l'histoire des lettres et des sons de l'alphabet; la définition des dix parties du discours; la syntaxe, etc., expliquant, dans les plus grands détails, l'analyse de la phrase; un traité spécial et complet des participes, dans lequel tous les problèmes possibles sont résolus par des exemples; la conjugaison de tous les verbes réguliers, irréguliers et défectifs, etc.; un tableau des homonymes; la nomenclature complète des mots dont le genre est douteux; des règles précises sur la prononciation, l'orthographe et la ponctuation; des leçons de lecture et de déclamation ; un traité du style, de la prosodie et de la versification, etc., et présentant la solution analytique, raisonnée et logique de toutes les questions grammaticales, par Napoléon Landais. 7e édit. 1 vol. in-4, imp. à deux colonnes. 1854. 10 »

PETIT DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS, par Napoléon Landais. *Ouvrage entièrement refondu*, et offrant la nomenclature complète, la *prononciation* exceptionnelle, la définition claire et précise, et, *pour la première fois* dans un dictionnaire portatif, l'*étymologie* véritable de tous les mots de la langue française, par M. D. Chésurolles. 1 joli vol. grand in-32. *Edition galvanoplastique*. 1858. 1 50

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES, disposé dans un ordre nouveau, d'après la distinction des rimes en *suffisantes*, *riches et surabondantes*, etc., précédé d'un *Traité de Versification*, etc., par Napoléon Landais et L. Barré. Nouv. édition, 1 joli vol. grand in-32. 1 50

PETIT DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE des personnages célèbres de tous les temps et de tous les pays, *extrait du Dictionnaire de N. Landais*, par M. D. Chésurolles. 1 fort vol. grand in-32 de 600 pages. 1 50

DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, avec l'*étymologie* et la *prononciation figurée*, etc., 1 vol. in-8. 3 »

DICTIONNAIRE DE TOUS LES VERBES

DE LA LANGUE FRANÇAISE tant *réguliers qu'irréguliers*, ENTIÈREMENT CONJUGUÉS, sous forme synoptique, précédé d'une THÉORIE DES VERBES et d'un TRAITÉ DES PARTICIPES, et contenant en outre :

1° Une méthode pour apprendre *sans maître* à conjuguer tous les verbes français; la solution de toutes les difficultés relatives à leurs différentes acceptions; l'emploi des temps de l'indicatif et du subjonctif, leur correspondance; l'analyse logique simplifiée, et de nombreux exemples d'auteurs venant à l'appui de chaque définition;

2° La nomenclature exacte de tous les verbes français, avec leur signification au propre et au figuré; les diverses prépositions qu'ils gouvernent : l'indication de l'auxiliaire qu'ils exigent dans leurs temps composés; et des remarques détachées où l'on trouve la solution de toutes les difficultés relatives à leurs différents emplois, appuyée sur de nombreux exemples d'après l'Académie, Laveaux, Trévoux, Boiste, Napoléon Landais et nos grands écrivains; par M. VERLAC, et M. LITAIS DE GAUX, professeur, membre de la Société grammaticale de Paris, etc. 1 beau vol. in-4. 10 »

ÉDUCATION MATERNELLE

SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS

SUR LA LECTURE, L'ÉCRITURE, LA MÉMOIRE, L'ARITHMÉTIQUE, LA GRAMMAIRE, LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE SAINTE, ETC., ETC.

PAR MADAME AMABLE TASTU,

Nouvelle et très-belle édition, imprimée avec grand luxe, *illustrée de* 500 *vign.* dessinées et gravées sur bois par les meilleurs artistes. 1 beau vol. grand in-8 papier jésus glacé. 15 »

Ce beau volume se divise en 9 parties :

1° LE LIVRE DE LECTURE, illustré de 90 vignettes.
2° LE LIVRE D'ÉCRITURE, avec vignettes et exemples d'écritures.
3° LE LIVRE DE MÉMOIRE, illustré de 80 vignettes.
4° LE LIVRE D'ARITHMÉTIQUE, avec vignettes.
5° LE LIVRE DE GRAMMAIRE, avec vignettes.
6° LE LIVRE D'ORTHOGRAPHE, ou de Dictées, avec vignettes.
7° LE LIVRE DE GÉOGRAPHIE, avec 100 vignettes et cartes géographiques coloriées.
8° LE LIVRE D'HISTOIRE SAINTE, avec 90 vignettes.
9° LE LIVRE DE RÉCRÉATIONS, avec 100 vignettes.

LE CORPS DE L'HOMME

TRAITÉ COMPLET D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE HUMAINES suivi d'un précis des systèmes de *Lavater* et de *Gall*, ouvrage à l'usage des Gens du Monde, des Médecins et des Elèves, par le Docteur GALET, 4 vol. in-4°, *illustrés* de plus de 400 figures dessinées d'après nature et lithographiées. 1853. 80 »

LE MÊME OUVRAGE, avec les 400 figures coloriées avec le plus grand soin. 140 »

Division de l'ouvrage.

ANATOMIE.

1er vol. Appareils digestif, absorbant et respiratoire.
2e Appareil circulatoire.
3e Appareil locomoteur (ostéologie, arthrologie et myologie).
4e Appareil nerveux. Appareil de la génération.

PHYSIOLOGIE.

1er vol. Fonction digestive, absorption et respiration.
2e Circulation du sang.
3e Locomotion. Mécanisme des mouvements volontaires. Système de Lavater.
4e Innervation. Système de Gall. Génération. Embryologie.

Ouvrage dédié aux familles et à tous les amis de l'humanité,

DICTIONNAIRE
DE
MÉDECINE USUELLE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE

des Chefs de famille et de grands établissements, des Administrateurs, Magistrats, Officiers de police judiciaire, etc.; enfin pouvant servir de guide à tous ceux qui se dévouent au soulagement des malades,

Par une société de membres de l'Institut et de l'Académie de médecine; de Professeurs, de Médecins, d'Avocats, d'Administrateurs et de Chirurgiens des hôpitaux,

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR BEAUDE

Médecin inspecteur des établissements d'eaux minérales, membre du Conseil de salubrité, etc.

2 forts vol. in-4 de 1800 pages à 2 col. Prix : 30 fr.

Liste des Collaborateurs.

Andrieux [Maladies des yeux, physique médicale].
Aubert [Médecine].
Bally [Médecine].
Baudelocque [Médecine et Chirurgie, Maladies de la peau].
Beaude (J. P.) [Eaux minérales, Hygiène publique, Médecine légale].
Blache [Maladies des Enfants].
Blandin [Fractures].
Bouchardat [Chimie médicale].
Bourgery [Anatomie].
Caffe [Chirurgie, Maladies des femmes].
Capitaine [Médecine, Chimie].
Caron Duvillards [Cataracte, etc.].
Chevallier [Hygiène publique].
Cloquet (J.) [Ulcères].
Colombat (de l'Isère) [Bégaiement].
Comte (A.) [Histoire naturelle].
Cottereau [Médecine].
Couverchel [Tous les Fruits].
Cullerier [Maladies syphilitiques].
Cullerier (A.) [Maladies syphilitiques].
Dalmas [Médecine].
Deleau jeune [Maladies de l'oreille].
Deslandes [Onanisme].
Devergie [Syphilis].
Donné [Nourrices].
Damont [Contagion].
Falret [Aliénation, Maladies nerveuses].
Fiard [Vaccin].
Furnari [Maladies des Yeux, Maladies des Artisans].
Gerdy [Physiologie].
Gélot et Grandmont [Abeilles].
Gaas (Albin) [Médecine, Chirurgie].
Guersant [Maladies des Enfants].
Hardy [Médecine, Physiologie].
Larrey (H.) [Hygiène militaire].
Lacasquie [Médecine].
Lamoury [Physiologie, Médecine].
Lélut [Prisons].
Leroy d'Étiolles [Maladies des voies urinaires].
Lesueur [Empoisonnement, médecine légale].
Magendie [Gravelle].
Marc [Asphyxies].
Martinet [Épilepsie].
Martins [Botanique médicale].
Miquel [Auscultation, Goutte].
Ollivier (*d'Angers*) [Ovologie].
Orfila [Exhumations].
Paillard de Villeneuve [Rapport].
Pariset [Physiologie, Philosophie médicale, Peste].
Petit (*de Maurienne*) [Habitations].
Plisson [Médecine, Matière médicale].
Poiseuille [Circulation].
Sanson (A.) [Anatomie, Chirurgie].
Royer-Collard [Hygiène].
Trébuchet [Hygiène publique, Police médicale].
Toirac (Chirurgie dentaire).
Velpeau (Chirurgie, Accouchements).
Vée (Pharmacie).

De toutes les sciences humaines, il n'en est pas qui intéresse plus universellement que la médecine, parce que rien ne nous est plus cher que la santé, ce bien à la fois précieux et fragile, sans lequel l'existence est un véritable fardeau; c'est ce qui explique le succès des ouvrages destinés à servir de conseillers et de guides aux personnes étrangères à l'art de guérir. Malheureusement, ces sortes d'ouvrages, presque toujours dictés par un esprit mercantile, sont empreints d'un charlatanisme déplorable.

Les auteurs du Dictionnaire de médecine usuelle, hommes de science et de conviction, ne se sont proposé qu'un seul but, celui d'être utiles. Ils se sont appliqués à faire connaître d'une manière exacte, quoique élémentaire, l'admirable mécanisme de l'organisation humaine. Sous le rapport de l'hygiène, ils ont pris l'homme à sa naissance pour ne le quitter qu'aux dernières limites de la vie: ainsi, tous les âges, tous les tempéraments, toutes les professions, trouveront dans leur ouvrage de salutaires enseignements et de sages conseils.

Pour compléter ce qui a rapport à l'état de maladie, le Dictionnaire de médecine usuelle s'est occupé des médicaments, des moyens de les préparer, de les administrer, etc. Il donne, en un mot, toutes les instructions nécessaires aux personnes que leur zèle ou leur devoir appelle auprès du lit des malades, et qui peuvent devenir de puissants auxiliaires pour l'homme de l'art. Les magistrats y trouveront tout ce qui intéresse la salubrité des villes et des habitations; ils y puiseront aussi des notions de médecine légale suffisantes pour les cas les plus ordinaires, et qui les dispenseront de recourir à des ouvrages volumineux et peu répandus. Quant aux médecins, on ne peut leur offrir un aide-mémoire plus sûr, puisqu'il est à la hauteur de la science actuelle, et en même temps plus commode, puisqu'il résume à lui seul une bibliothèque médicale tout entière.

LA BRETAGNE ANCIENNE

Par M. Pitre-Chevalier, *illustré* par MM. A Leleux, O. Penguilly et T. Johannet. 1 magnifique vol. gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes sur bois, gravures sur acier, armoiries, etc. 15 »

LA BRETAGNE MODERNE, illustrée. 1 beau vol. gr. in-8, orné de vignettes, gravures, etc. (*Sous presse.*)

LEÇONS ET MODÈLES DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

ANCIENNE ET MODERNE (*du 9e au 19e siècle*), par M. Tissot, de l'Académie française et professeur au Collége de France. Nouvelle édition, 2 magnifiques vol. grand in-8° jésus, illustrés. 1855. 20 »

Nota. Cet excellent ouvrage était épuisé depuis plusieurs années; il vient d'être réimprimé avec soin. Le prix de la 1re édition était de 32 fr.

En préparation :

LEÇONS D'ÉLOQUENCE, par M. Berryer, 1 beau vol. gr. in-8° *illustré.*

LEÇONS DE LITTÉRATURE SACRÉE, par M. de Genoude, 1 vol. grand in-8°, *illustré.*

Nota. Ces deux bons ouvrages sont épuisés, nous en préparons une nouvelle édition.

LA SUISSE ILLUSTRÉE.

DESCRIPTION ET HISTOIRE *de ses vingt-deux cantons*, par MM. de Chateauvieux, Dubochet, Francini, le président Monnard, Meyer de Knonau, N. de Ruttimann, Henri Zschokke, Ph. Busoni, etc. 1 vol. grand in-8 jésus, illustré de 32 jolies vues et cartes gravées sur acier. 12 »

—Le même ouvrage, en 2 vol. grand in-8, *illustré* de 90 jolies vues gravées sur acier, costumes coloriés et cartes. 25 »

ATLAS GÉOGRAPHIQUE DE LA SUISSE divisée en vingt-deux cantons, et de la vallée de Chamouny, avec une carte générale des Alpes; dressé par Ch. Duvotenay, géographe au Dépôt de la guerre; 25 cartes gravées sur acier par *Ch. Dyonnet.* In-4°. 5 »

—Le même, avec les 25 cartes *coloriées* à teintes plates. 7 »

—Le même atlas géographique, avec un précis historique et statistique de la Suisse, d'après les renseignements les plus récents et les plus authentiques. 124 pages imp. à 2 colonnes et 25 cartes. In-4°. 8 »

—Le même, avec les 124 pages de texte et les 25 cartes *coloriées.* 10 »

LE SIÈCLE DE NAPOLÉON ILLUSTRÉ,

GALERIE des illustrations de l'empire; collection de 25 beaux portraits en pied, dessinés par *Philippoteaux* et coloriés avec soin, accompagnée d'un texte par MM. Em. Marco de Saint-Hilaire, F. Soulié, Léon Gozlan, Blanqui, etc. 1 vol. in-4, *cartonné* avec une jolie couverture lithographiée. 12 »

OUVRAGES DE Mme GUIZOT.

L'AMIE DES ENFANTS, *petit Cours de Morale en Action*, comprenant tous les Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, par Mme Guizot ; nouvelle édition enrichie de *Moralités* en vers, par Mlle Elise Moreau; 1 beau vol. grand in-8 de plus de 550 pages, *illustré* de belles lithographies. 10 »

—**LES ENFANTS**, contes pour la jeunesse. 1 vol. grand in-8, orné de belles lithographies. 6 »

—**NOUVEAUX CONTES** pour la jeunesse. 1 vol. grand in-8, orné de belles lithographies. 6 »

L'ÉCOLIER, ou Raoul et Victor, par Mme Guizot; édition *illustrée*, ouvrage couronné par l'Académie française; 11e édit., 1 vol. grand in-8, orné de belles lithographies. 8 »

—LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12, avec 8 jolies vignettes. 6 »

UNE FAMILLE, ou *les avantages d'une bonne éducation*, par Mme Guizot; ouvrage continué par Mme A. Tastu. 7e édit., 2 vol. in-12, 8 vign. 6 »

LES ENFANTS, Contes pour la Jeunesse, par Mme Guizot. 8e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes. 6 »

NOUVEAUX CONTES pour la Jeunesse, par Mme Guizot. 8e édition. 2 vol. in-12, 8 vign. 6 »

RÉCRÉATIONS MORALES, Contes pour la Jeunesse, par Mme Guizot. 8e édition. 1 vol. in-12, 4 vign. 3 »

LETTRES DE FAMILLE sur l'Éducation, par Mme Guizot, ouvrage couronné par l'Académie française. 4e édit. 2 vol. in-12. 6 »

LA BOTANIQUE DE LA JEUNESSE, par Mme Bonifas-Guizot, ouvrage adopté par le Conseil de l'Instruction publique. 1 v. in-12, orné de 80 fig. col. 3 »

A. TASTU (Mme).

L'ÉDUCATION MATERNELLE, ou *Simples leçons d'une mère à ses enfants*, etc.; par Mme A Tastu, nouvelle et très-belle édition édition, *illustrée* de 500 vignettes. 1 vol. grand in-8o jésus. 15 »

POÉSIES COMPLÈTES, par Mme A. Tastu. 1 beau vol. in-12. Vign. 3 50

LETTRES CHOISIES DE Mme DE SÉVIGNÉ, précédées de son Éloge, par Mme A. Tastu, couronné par l'Académie française, nouvelle édition. 1 fort vol. in-12, portrait. 1855. 3 »

LECTURES POUR LES JEUNES FILLES, modèles de littérature en *prose* et en *vers*, extraits des écrivains modernes, par Mme A. Tastu. 2 vol. in-12 avec portraits. 6 »

ALBUM POÉTIQUE DES JEUNES PERSONNES, ou choix de poésies des auteurs modernes. 1 vol. in-12, portrait. 3 »

LES ENFANTS DE LA VALLÉE D'ANDLAU, ou notions sur *la Religion*, *la Morale*, etc., 2 vol. in-12, 8 vignettes. 6 »

LES RÉCITS DU MAITRE D'ÉCOLE, lectures pour l'enfance et l'adolescence, imités de *C. Cantu*, par Mme A. Tastu. 1 vol. in-12 (*sous presse*). 3 »

L'HONNÊTE HOMME, lectures pour la jeunesse, imité de *C. Cantu*, par Mme A. Tastu. 1 vol. in-12 (*Sous presse*). 3 »

DE CHABAUD-LATOUR (Mlle).

COURS D'ANGLAIS POUR LES ENFANTS, dédié aux mères de famille ouvrage autorisé par le Conseil d'instruction publique. 1 vol. in-18 cartonné, accompagné de 72 cartes. 1850. 5 »

Nota.—Cet ouvrage, recommandé par Mme A. Tastu, peut être considéré comme annexe à son *Éducation maternelle*.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle).

ASTRONOMIE et **MÉTÉOROLOGIE** des jeunes personnes, d'après ARAGO, LAPLACE et W. HERSCHELL, par Mlle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. 1 vol. gr. in-8, orné de huit jolies gravures sur acier et coloriées. 1854. 6 »

PHÉNOMÈNES et **MÉTAMORPHOSES**, Causeries sur les *papillons*, les *insectes* et les *polypes*, 1 vol. gr. in-8, orné de jolies gravures sur acier et coloriées avec soin. 1854. 6 »

EUGÉNIE, ou le *Monde en miniature*, suivie de Récits historiques et de Conseils d'une mère à sa fille, 1 vol. gr. in-8, orné de 12 lithogr. color. 1854. 6 »

MARIE, ou la *Jeune Institutrice*, suivie de Simples histoires, par Mlle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. 1 vol. gr. in-8, orné de 12 lithographies col. 1854. 6 »

MATHILDE ET PAULINE, ou *Laideur et Beauté*, suivi des Lettres de Mme Chapone, ou Cours de morale pratique, par Mlle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. 1 vol. gr. in-8, orné de 12 lithographies coloriées. 1854. 6 »

LES JEUNES NATURALISTES, entretiens familiers sur les *animaux*, les *végétaux* et les *minéraux*, 5e édit.; 2 v. in-12, ornés de 32 vig. 6 »

ÉMILIE ou *la Jeune Fille auteur*, ouvrage pour les Jeunes Personnes, par Mlle ULLIAC. 3e édit. 1 vol. in-12. 4 vignettes. 1853. 3 »

LES JEUNES ARTISTES, nouvelles sur les beaux-arts, par Mlle ULLIAC, 5e édit. 1 vol. in-12. 4 vignettes. 1853. 3 »

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES sur les animaux domestiques, 5e édit. 1 vol. in-12, 4 vignettes. 1853. 3 »

LES JEUNES SAVANTS, entretiens familiers sur l'*Astronomie*, la *Géologie*, la *Physique*, la *Chimie*, etc. 2 vol. in-12 ornés de 100 vig. (*sous presse*).

CLAUDE BERNARD, ou *le Gagne-Petit*, par Mlle ULLIAC, *ouvrage couronné par l'Académie française*. 1 vol. in-12, 4 vignettes (*sous presse*).

ÉTIENNE ET VALENTIN, ou Mensonge et Probité, *ouvrage couronné*. 3e éd. 1 vol in-12. 4 vignettes (*sous presse*).

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES, 1 vol. in-12, 4 vig. (*sous presse*).

DE GENLIS (Mme).

LES VEILLÉES DU CHATEAU, ou Leçons de morale à l'usage des enfants; 2 vol in-12, avec vignettes. 6 »

THÉATRE D'ÉDUCATION, 2 vol. in-12, ornés de jolies vig. (*Sous presse*.)

LES PETITS ÉMIGRÉS, 1 vol. in-12, orné de jolies vignettes. 3 »

LE SIÉGE DE LA ROCHELLE, 1 vol. in-12. 2 »

Mlle DELEYRE ET Mme FANNY RICHOMME.

CONTES DANS UN NOUVEAU GENRE, Scènes de famille. 2 jolis vol. in-12, illustrés de vignettes et de lithographies. 6 »

Mme F. RICHOMME.

JULIEN ET ALPHONSE, ou le nouvel Enfant prodigue. *Ouvrage couronné par l'Académie*. 1 joli vol. in-12, avec 6 lithographies. 3 »

DELAFAYE-BREHIER (Mme).

LES PETITS BÉARNAIS; Leçons de morale, 8e édit. 2 vol. in-12, 8 vignettes. 6 »

LES ENFANTS DE LA PROVIDENCE, ou Aventures de trois jeunes orphelins. 6e édit., revue par Mme F. RICHOMME. 2 vol. in-2, 8 vignettes. 6 »

LE COLLÉGE INCENDIÉ, ou les Écoliers en voyage. 6e édit., revue par Mme F. RICHOMME. 1 vol. in-12, 4 vignettes. »

ERNEST FOUINET.

SOUVENIRS DE VOYAGE EN SUISSE, EN ESPAGNE, en Écosse, en Grèce, en Asie, en Afrique, en Amérique. Récits du capitaine Kernoel, destinés à la jeunesse. 1 joli vol. in-12, avec 6 lithographies. 3 »

BERQUIN.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERQUIN, comprenant : *L'Ami des Enfants et des Adolescents, le Livre de Famille*, un *Choix de Lectures*, la *Bibliothèque des Villages, Sandford et Merton, le Petit Grandisson*, l'*Introduction familière*, etc., etc., édition ornée de 200 vignettes; 4 vol. petit in-8. 12 »

L'AMI DES ENFANTS, par Berquin, *édition illustrée*, précédé d'une notice par Bouilly; 1 beau vol. grand in-8, orné de jolies lithograph. 9 »

—Le même ouvrage, 2 vol. in-12, avec vignettes (*sous presse*). 6 »

L'HERBIER DES DEMOISELLES,

Ou *Traité de la Botanique*, présentée sous une forme nouvelle et spéciale; contenant : la description, les usages naturels et les harmonies des diverses parties des plantes; les classifications botaniques; la dispositiou d'un herbier, l'exposé des plantes les plus utiles; leurs usages dans les arts et l'économie domestique et les souvenirs historiques et fabuleux qui y sont attachés; une petite flore simple et facile, par Edm. Audouit. 2e édit. 1 beau vol. in-8, illustré de 320 *vignettes coloriées* avec le plus grand soin. 10 »

le même ouvrage. Un joli vol. grand in-16, 320 fig. noires, pap. collé. 4 »

—— Avec les 320 *vignettes coloriées*. 6 »

OUVRAGES DIVERS POUR LA JEUNESSE.

LE PETIT BUFFON.—histoire naturelle des *Quadrupèdes*, des *Oiseaux*, des *Insectes et des Poissons*, extraite des ouvrages de Buffon, Lacépède, Cuvier; etc., par le bibliophile Jacob. 4 jolis vol. grand in-32, jésus, ornés de 325 *figures* gravées sur acier. 6 »

—le même ouvrage, avec les 325 figures *coloriées* avec soin. 10 »

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE ILLUSTRÉS, recueillis d'après nos meilleurs historiens, par M. Michelant; avec une Introduction, par M. de Ségur; 1 splendide vol. grand in-8, orné de 128 très-belles vignettes de V. Adam. 1858. 12 »

LES BONS EXEMPLES, Nouvelle morale en action illustrée, ouvrage rédigé avec le concours de MM. Benj. Delessert, et de Gérando, 1 beau vol gr. in-8, illustré de 120 vignettes de J. David. 1858. 10 »

LES ENFANTS CÉLÈBRES, ou histoire des Enfants de tous les siècles et de tous les pays qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, les talents, par M. Michel Masson, nouvelle édition; 1 beau vol. gr. in-8, *illustré* de jolies lithogr. et vignettes 1858. 9 »

LE MAGASIN DES FÉES ou **CONTES** de Perrault, de Mme Le Prince de Beaumont, de Fénelon et de Mme d'Aulnoy; 1 beau vol. in-8 format anglais, *illustré* de 90 jolies vignettes. 1852. 4 »

LES MYTHOLOGIES DE TOUS LES PEUPLES racontées à la Jeunesse par Mme L. Bernard. 1 vol. in-12, orné de 60 vign. gravées sur acier. 3 »

UNE VOCATION ou le Jeune Missionnaire, par Mme E. Moreau Gagne. 1 beau vol. in-8 orné de 8 jolies lithographies, 1856. 6 »

—le même ouvrage, 1 joli vol. in-12 avec 4 lithogr. 3 »

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, par le Tasse, traduction de Lebrun, 1 joli vol. in-12 avec 20 belles vign. 3 »

LE ROBINSON SUISSE, trad. de *Wyss*, par Mme de Montolieu. 2 forts vol. in-12, ornés de 9 vignettes. (*Sous presse.*)

CONTES DE MISS EDGEWORTH, 2 vol. in-12 avec fig. (*Sous presse.*)

HISTOIRE DE JEANNE-D'ARC, par M. de Barante. Édition populaire. 1 vol. in-12. Portrait. 1 25

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE

OU

Recueil général des Médailles, Monnaies, Pierres gravées, Bas-reliefs, Ornements, etc.,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

LES PLUS INTÉRESSANTS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE;

Gravé par les procédés de M. ACHILLE COLLAS,

SOUS LA DIRECTION DE

M. PAUL DELAROCHE, Peintre, M. HENRIQUEL DUPONT, Graveur,
Et M. CHARLES LENORMANT, conservateur de la Bibliothèque, membre de l'Institut, etc.

20 Parties ou Volumes in-folio, comprenant plus de 1,000 planches accompagnées d'un texte historique et descriptif.

1260 fr.

DIVISION DES VINGT PARTIES :

I.

Numismatique des Rois grecs .... 1 vol. avec 92 planches.
Nouvelle Galerie mythologique .... 1 vol. avec 52 planches.
Bas-reliefs du Parthénon, etc .... 1 vol. avec 16 planches.
Iconographie des Empereurs romains et de leurs familles .... 1 vol. avec 62 planches.

II.

Histoire de l'Art monétaire chez les modernes....... 1 vol. avec 56 planches.
Choix historique des Médailles des Papes........ 1 vol. avec 48 planches.
Recueil de Médailles italiennes, xve et xvie siècles.. 2 vol. avec 84 planches.
Recueil de Médailles allemandes, xvie et xviie siècles.. 1 vol. avec 48 planches.
Sceaux des Rois et Reines d'Angleterre........... 1 vol. avec 36 planches.

III.

Sceaux des Rois et des Reines de France........ 1 vol. avec 28 planches.
Sceaux des grands feudataires de la couronne de France.................. 1 vol. avec 32 planches.
Sceaux des communes, communautés, évêques, barons et abbés .... 1 vol. avec 24 planches.
Histoire de France par les Médailles :
1° **de Charles VII à Henri IV**............. 1 vol. avec 68 planches.
2° **de Henri IV à Louis XIV**.............. 1 vol. avec 36 planches.
3° **de Louis XIV à 1789** .... 1 vol. avec 56 planches.
4° **Révolution française**.................. 1 vol. avec 96 planches.
5° **Empire français**...................... 1 vol. avec 72 planches.

IV.

Recueil général de Bas-reliefs et d'Ornements.. 2 vol. avec 100 planches.

NOTA. Nous avons acquis le fonds de cet important ouvrage que la maison Lenormant a publié en 252 livraisons, et nous sommes en mesure de fournir les suites de souscription au prix établi par elle de 5 fr. la livraison.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE STOICISME MODERNE

PAR LE MÊME AUTEUR

Paris. — Typographie de Gaittet, rue Gît-le-Cœur, 7.